

SEXISME, MÉDIAS ET SOCIÉTÉ



*Une brochure réalisée pour la RTBF par
Média Animation asbl • www.media-animation.be
Bruxelles, novembre 2019*

Rédaction : Cécile Goffard

Contributions et relectures : Daniel Bonvoisin,
Brieuc Guffens, Axelle Pisuto et Pascale Vandenavenne

Graphisme et mise en page : Elise Vanhecke

Recherche d'images et droits : Cécile Goffard,
Brieuc Guffens et Carole Rouquier

Direction artistique : Rodrigo Aranda Godoy

RTBF : Responsable diversité-égalité, Safia Kessas

Éditrice responsable : Safia Kessas
Bld Auguste Reyers, 52 – 1030 Bruxelles

Dépôt légal 2019/3462/1
ISBN 978-2-9601579-5-6

rtbf.be

MEDIA
animation asbl
communication & éducation

**SEXISME,
MÉDIAS
ET SOCIÉTÉ**

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS 9

DU SEXISME ? CHEZ NOUS ?

Introduction	12
Les lunettes du genre : un outil d'analyse efficace	15
Le sexisme, une discrimination qui s'ajoute à d'autres	16

HOMMES ET FEMMES : À CHACUN SA PLACE ?

Des cerveaux pas si différents	22
Et qui va s'occuper des enfants ?	23
Briser le plafond de verre	27
En réunion, elle est bavarde... lui est un leader	28
Comment répartir la parole équitablement en réunion ?	30
La virilité : des privilèges au prix d'un carcan étroit	33
Les hommes ne sont plus des hommes ?	35

Réinventer les masculinités	37
Où sont les femmes dans les médias ?	40
Les femmes : ni devant, ni derrière la caméra	40
Le voile, tout le monde en parle (sauf celles qui le portent)	42
La femme au cinéma :	
une Schtroumpfette perdue dans un monde masculin	42
50 % de femmes dans les médias, c'est possible	48
Les femmes aussi sont des expertes	49
Mais où et comment trouver les expertes ?	50
En marge des grands médias, des initiatives pour remettre les femmes au centre	52
Au moins, se poser la question !	53

LA BEAUTÉ, UNE MACHINE À DISCRIMINER

La femme, le seul mammifère sans poil	60
Derrière les compliments du collègue, le sexisme bienveillant	64
L'apparence des femmes scrutée dans les médias	66
Dans les médias, seuls les hommes ont le droit de vieillir	67
Le <i>Male Gaze</i> : des hommes entiers et des femmes en morceaux	68
En finir avec la femme décorative	71
Le sport : fabrique de femmes gracieuses et d'hommes forts	74
Des sports « d'hommes » et des sports « de femmes »	76
De l'argent public pour financer les sports des hommes	77
À la télé, les sportifs se battent et les sportives participent	79
La coupe du monde féminine de football 2019, un tournant majeur ?	80

LE PATRIARCAT, TERREAU DE VIOLENCES ENTRE HOMMES ET CONTRE LES FEMMES

Violences conjugales : une volonté de contrôler et dominer les femmes	86
« Je l'ai quitté, il m'a tuée » : le féminicide	89
Continuum des violences : de la blague au meurtre	93
Face aux violences, les femmes sont-elles autorisées à se défendre ?	96
Le lieu de travail, un endroit pas toujours <i>safe</i> pour les femmes...	98
Le consentement : une zone pas si grise	100
« Elle l'a bien cherché », ou comment la culture du viol excuse les agresseurs	103
Les violences faites aux femmes dans les journaux	107
Le crime passionnel n'existe pas	108
C'était pour rire !	112
Liberté d'expression : qui a dit qu'on ne pouvait plus rien dire ?	119
Journalisme : les femmes qui s'expriment sont sanctionnées	121
Le sexisme ne s'arrête pas aux portes des rédactions	123

QU'EST-CE QU'ON Y PEUT ? 129

Conclusion	130
------------	-----

GLOSSAIRE 134

RÉFÉRENCES 142



AVANT-PROPOS

La RTBF accorde une attention croissante à la question de l'égalité et des droits des femmes et ce depuis plusieurs années. La RTBF s'est ainsi engagée publiquement sur le respect des bonnes pratiques dans le cadre du traitement médiatique des violences faites aux femmes et a récemment adopté un plan diversité et égalité qui prévoit un set de mesures pour lutter contre les inégalités.

Les médias ont un rôle crucial à jouer dans la façon dont les inégalités sont prises en considération par la société et comprises par celles et ceux qui la composent. Les médias sont des acteurs clés pour déconstruire les stéréotypes et inspirer une société plus juste et inclusive.

Ainsi, je considère qu'il est primordial pour la RTBF, d'impulser des pratiques plus égalitaires et ce, à deux niveaux :

- En tant qu'entreprise publique employant plus de 1970 collaborateurs et collaboratrices par des actions mises en place pour lutter contre les inégalités hommes-femmes qui, comme dans tout espace social, s'y produisent.
- En tant que média public en se fixant des objectifs et plans d'actions pour arriver à une meilleure représentation de notre société. Ces questions concernent aussi bien nos médias d'informations que nos contenus de divertissement ou de fiction qui peuvent choisir d'innover en représentant des modèles plus nuancés de féminités mais aussi de masculinités.

Si les médias sont la vitrine de notre monde, je souhaite poursuivre ce travail pour élaborer de nouveaux contenus narratifs qui renforcent la proximité avec nos publics en étant plus représentatifs de leur diversité. Cette brochure se veut être un outil pratique, maniable qui recèle une série de bonnes pratiques, de définitions, d'attitudes adéquates pour une meilleure égalité des genres.

Jean-Paul Philippot, administrateur général de la RTBF





*Qu'est-ce que
tu racontes
lol*

**DU SEXISME ?
CHEZ NOUS ?**

Introduction

Ces dernières années, il n'est pas rare d'entendre que « les féministes vont trop loin », que « l'égalité femme-homme est déjà acquise en Belgique », que les « discriminations contre les femmes concernent surtout d'autres pays, d'autres cultures ».

Pourtant, toutes les analyses et statistiques crient le contraire : en Belgique aujourd'hui, il est moins discriminant d'appartenir au groupe des hommes qu'à celui des femmes. Les mécanismes qui produisent cette inégalité sont difficiles à décrypter. Ils sont ancrés dans nos relations interpersonnelles et entretenus par notre système politique, social et économique ainsi que dans nos représentations populaires et médiatiques.

« Qu'il s'agisse de la représentation politique, des revenus, de la propriété, de la distribution des tâches ménagères et des soins aux enfants au sein d'un ménage, de l'accès à l'espace public, du temps de parole dans des discussions... les femmes sont en moyenne moins avantagées que les hommes. Si elles dépassent les hommes dans certains domaines, par exemple l'éducation, cela ne se traduit pas automatiquement en avantages ailleurs (revenus, promotions...). » Irène Zeilinger¹



Une société sexiste ne peut pas produire des médias égalitaires. À l'inverse, une société ne peut être égalitaire si ses représentations médiatiques sont imprégnées de sexisme. Le sexisme ne s'arrête pas aux portes des rédactions et doit être combattu au sein même des entreprises qui produisent les médias.

Dans notre société, les entreprises qui créent les médias et les contenus médiatiques eux-mêmes sont des entités interconnectées : elles sont le reflet l'une de l'autre, s'influencent et se co-construisent. **Il existe un continuum entre le harcèlement de rue, les remarques sur la tenue d'une collègue au travail et l'objectification des femmes dans le cinéma.**

Cette brochure prend donc le parti de **décrypter le sexisme sous trois angles : la société, le monde du travail et les médias.** Plusieurs dimensions seront explorées :

• **HOMMES, FEMMES, CHACUN SA PLACE ?**

Pourquoi les femmes ont-elles huit heures de temps libre en moins que les hommes chaque semaine ? Les femmes sont-elles vraiment plus bavardes que les hommes dans les réunions de travail ? Pourquoi les hommes sont-ils majoritaires dans les médias ?

L'argent public finance-t-il plus les sports pratiqués par les hommes ? Pourquoi le physique des sportives est-il plus commenté que leur performance ?

• **LA BEAUTÉ, UNE MACHINE À DISCRIMINER**

Pourquoi les femmes sont-elles les seules à devoir s'épiler les aisselles ? Au travail, un compliment sur le physique est-il vraiment anodin ? Au cinéma, pourquoi la caméra scrute-elle les cuisses et les fesses des actrices, mais rarement celles des acteurs ?



- **LE PATRIARCAT, TERREAU DE VIOLENCES ENTRE HOMMES ET CONTRE LES FEMMES**

Pourquoi les violences dans le couple sont-elles majoritairement le fait des hommes ? Ne peut-on vraiment plus rien dire ? Pourquoi les femmes journalistes désertent-elles le métier ?

Le sexisme n'est pas toujours visible à l'œil nu. Tout au long de cet ouvrage, des exemples illustrent la manière dont les inégalités se matérialisent dans notre société, le monde du travail et les médias. Ces exemples sont accompagnés de concepts pour mettre à nu la mécanique sexiste et nommer les inégalités.

Parce que sans les outils pour reconnaître et comprendre les inégalités, il est impossible de les combattre.

Enfin, la brochure met en avant des initiatives de militant-e-s et de professionnel-le-s des médias, des liens pour aller plus loin et des pistes de réflexion. Cette pluralité de points de vue vise à inspirer aux lecteurs et lectrices des actions concrètes pour combattre le sexisme dans toutes ses dimensions.



Les lunettes du genre : un outil d'analyse efficace



Le sexisme est avant tout un **système social**. Pour mieux le comprendre, la notion de **genre** est un outil précieux de décryptage des inégalités. Le genre se définit comme un processus de socialisation qui consiste « **à fabriquer socialement des hommes et des femmes.** »

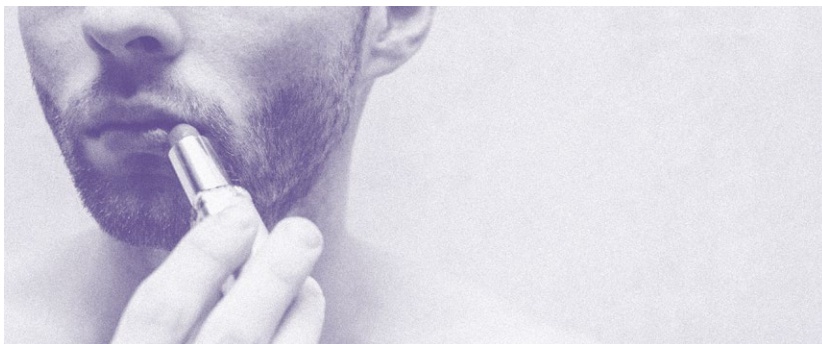
Ce processus a plusieurs caractéristiques. Il est :

- **évolutif**, puisqu'il se transforme au fil du temps, a une histoire et est largement variable tant à l'intérieur que parmi les différentes cultures.
- **antagonique**, car il oppose les deux catégories sociales « femmes » et « hommes », qui sont conçues comme diamétralement opposées.
- **hiérarchisé**, puisque « les rapports organisés entre les hommes et les femmes ne se résument pas à une équation égalitaire »², les hommes étant systématiquement dans des positions valorisées et de domination par rapport aux femmes.
- **transversal**, puisqu'il traverse toutes les sphères de la société (éducation, médias, politique, économie, couple, travail, famille...).

La notion de genre se différencie du sexe. Alors que le genre se réfère aux différences sociales entre hommes et femmes, le sexe concerne les **caractéristiques biologiques** qui distinguent les hommes des femmes.

Notre système social est fondé sur l'idée de binarité des sexes (il n'y aurait que deux sexes) et de complémentarité entre les deux sexes (l'homme et la femme auraient des rôles complémentaires). Il reste donc difficile de penser en dehors





des cases « féminin » et « masculin ». Par exemple, un garçon qui se maquille et prend soin de son apparence dérange car il transgresse les normes du genre et brouille les pistes. Il remet en question la façon binaire dont notre monde s'est construit. Même si elles résultent d'une construction sociale, identifier les caractéristiques de ces cases offre un éclairage pour comprendre comment le système de domination patriarcale alimente les inégalités entre hommes et femmes. Il assigne chacun-e à certaines tâches et compétences en fonction de son genre, souvent en défaveur des femmes.

Le sexisme, une discrimination qui s'ajoute à d'autres

Le sexisme n'est pas le seul système qui oppresse les femmes. Certaines peuvent également être discriminées à cause de leur origine, de leur orientation sexuelle, de leur genre, leur statut social ou de leur handicap. Ces discriminations s'additionnent et prennent de nouvelles formes, qui nécessitent d'être

combattues de façon spécifique. Le concept d'**intersectionnalité**, développé par la professeure de droit Kimberlé Williams Crenshaw en 1989, permet de mettre en avant les intersections entre les discriminations multiples que peuvent subir certaines personnes.

Ainsi **les femmes musulmanes font face à une oppression sexiste spécifique puisqu'elle se combine à l'islamophobie.**

Mais cette double discrimination n'est pas prise en compte par le cadre juridique belge. Par exemple, si une femme est agressée parce qu'elle porte un foulard, elle devra poser un choix déconnecté de la réalité. Soit porter plainte pour islamophobie auprès d'Unia ou du CCIB, soit pour sexisme auprès de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. Mais elle ne pourra pas dénoncer cette agression comme islamophobe *et* sexiste.



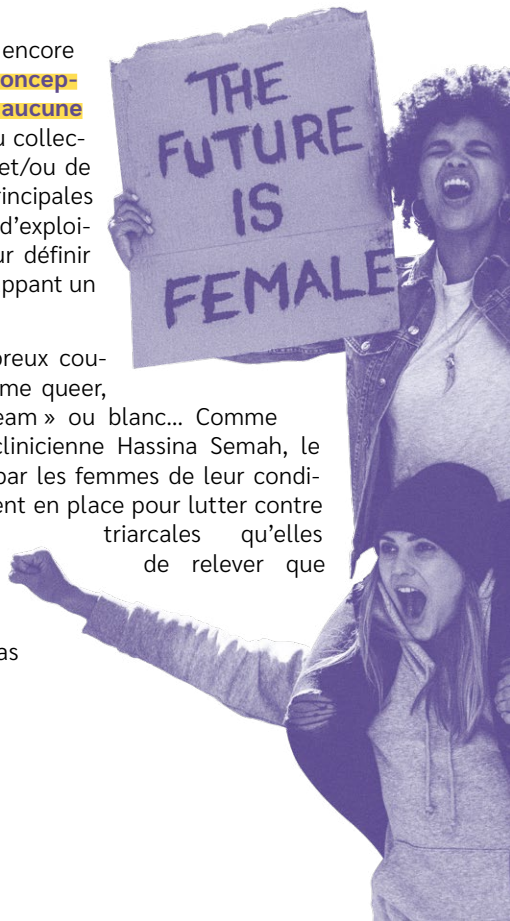
T. Chick McClure, Unsplash

Penser les intersections entre différents types de discriminations reste même difficile pour les milieux issus des mouvements féministes historiques occidentaux. Ils se focaliseraient exclusivement sur les questions de genre sans questionner les mécanismes discriminatoires relatifs aux cultures en leur sein même. C'est pourquoi des militantes créent des collectifs pour lutter de façon spécifique contre toutes les discriminations qu'elles subissent. C'est le cas de Mwanamke, un collectif afro-féministe bruxellois qui définit l'afro-féminisme « non pas comme une transposition du féminisme occidental aux réalités des femmes noires, mais comme un féminisme adapté aux vécus, aux caractéris-



tiques et aux spécificités de celles-ci. » Ou encore Kahina, un collectif « réuni autour d'une **conception du féminisme qui ne veut laisser aucune femme sur le carreau**. [...] Le noyau dur du collectif est composé de femmes de confession et/ou de culture musulmane dans la mesure où les principales concernées par les mesures d'exclusion et d'exploitation sociales sont les mieux placées pour définir les luttes à mener contre les oppressions frappant un groupe social donné. »

Le féminisme est donc pluriel. De nombreux courants co-existent dans ce combat : féminisme queer, musulman, postcolonial, arabe, « mainstream » ou blanc... Comme l'explique la sociologue et psychologue clinicienne Hassina Semah, le féminisme est avant tout « l'analyse faite par les femmes de leur condition de femme et les actions qu'elles mettent en place pour lutter contre les discriminations et violences patriarcales qu'elles subissent. Il est, par ailleurs, intéressant de relever que les divergences politiques semblent être une composante normale au sein de ce mouvement comme c'est, d'ailleurs, le cas dans d'autres mouvements sociaux. »





Pour aller plus loin :

- La vidéo *Racisme, sexisme, mépris de classe... comment lutter sans dominer ?* du média belge *Tout va bien* publiée le 23 octobre 2019, explique comment les mouvements de lutte peuvent prendre en compte les discriminations vécues par chacun-e. Disponible sur YouTube.
- La page Facebook du collectif afro-féministe bruxellois **Mwanamke**.
- La page Facebook du collectif **Kahina**.
- Le site de l'association **AWSA** (Arab Women's Solidarity Association-Belgium) propose des outils sur les féminismes du monde arabe : www.awsa.be





**HOMMES ET FEMMES :
À CHACUN SA PLACE ?**

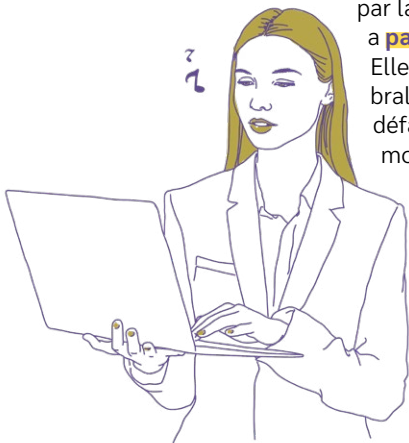
Des cerveaux pas si différents

L'organisation de notre société est fondée sur une répartition sexuée des rôles et des tâches. On trouvera naturel que les femmes s'occupent des enfants et des tâches ménagères ou que les hommes s'intéressent à la politique et à l'économie. Les filles sont plus souvent orientées vers les filières littéraires et les garçons vers les filières scientifiques. Cette répartition repose en partie sur un postulat : les hommes et les femmes auraient leur propre façon de fonctionner. Leurs cerveaux seraient différents et les prédestineraient à certaines tâches plus qu'à d'autres.



Cette vision encore fort répandue est largement contestée par la neurologue Catherine Vidal, qui démontre qu'il n'y a **pas de lien entre le sexe et les fonctions cognitives**.

Elle utilise notamment le concept de « plasticité cérébrale » (autrement dit « la capacité du cerveau à créer, défaire ou réorganiser les réseaux de neurones ») pour montrer que 90 % des connexions neuronales sont acquises en grandissant. Elles dépendent donc « des stimulations de l'environnement interne (hormones, alimentation, maladies...) et externe (apprentissage, interactions sociales, environnement culturel...) ». Ainsi, chez les pianistes, qui développent quotidiennement la motricité de leurs doigts, l'audition et la vision, on constate sur plusieurs années un grossissement des régions du cerveau spécialisées dans ces actions.



Ce sont donc l'apprentissage, la socialisation, la culture et les interactions avec l'entourage qui vont former les cerveaux des hommes et des femmes et leurs éventuelles différences.

Pourtant il n'est pas rare d'entendre que les femmes sont plus douces, patientes, empathiques, soigneuses, ordonnées et « faites pour s'occuper des autres ». Ces discours justifient la prise en charge des activités du *care* (du soin aux autres) par les femmes. Des métiers comme puéricultrices, infirmières, institutrices maternelles et primaires, aide à domicile, aide-ménagère sont majoritairement occupés par des femmes. Ils sont souvent moins rémunérés et peu valorisés socialement. Dans l'espace familial, la majorité des tâches domestiques, des aides aux proches et des soins aux enfants leur revient également.

Et qui va s'occuper des enfants ?

Les femmes ne sont pas plus ou moins douées que les hommes pour faire le ménage ou s'occuper des enfants. La notion d'« instinct maternel », également utilisée pour justifier leur assignation à l'éducation des enfants, a une signification surtout sociale. Ce sont l'éducation et l'organisation sociétale qui font que ces tâches leur sont d'office assignées et qu'elles acquièrent une expertise dans ces matières. À l'inverse, les hommes sont peu encouragés à investir ces domaines dont ils ne se sentent pas responsables et qui ne les valorisent pas.

En Belgique, les pères n'ont que **10 jours de congé** de paternité (non-obligatoires) alors que les femmes ont droit à quinze semaines. Cette disparité alimente



Image extraite de la publicité SEB, Super Cocotte, 1953



les inégalités dans les couples hétérosexuels dès la naissance du nourrisson. **C'est la maman qui apprendra tous les gestes de soin, prendra les rendez-vous médicaux, gèrera l'alimentation et l'habillement... Elle développera une expertise et des réflexes quotidiens que l'autre parent pourra difficilement rattraper par la suite.** Selon le Baromètre des parents 2018 publié par La Ligue des Familles, seulement 68 % des hommes prennent leurs 10 jours de congé de paternité. Ceux qui ne les prennent pas, bien qu'ils en aient le droit, y renoncent par manque d'intérêt, d'information ou par crainte de conséquences pour leur carrière.

Comme souligné dans le Baromètre, rendre ce congé de 10 jours obligatoire serait un premier pas pour améliorer la conciliation entre la vie de famille et le travail. Mais cela serait encore insuffisant pour contrer l'augmentation des inégalités hommes-femmes qui survient lors de l'arrivée d'un bébé dans un couple hétérosexuel. Avoir un congé de paternité obligatoire et équivalent à celui de la mère permettrait par contre de diminuer les discriminations à l'embauche et l'écart salarial qui touchent les femmes.

En Islande, quand un enfant naît, les femmes et les hommes ont droit au même congé. Cette mesure a permis de réduire considérablement l'écart salarial entre hommes et femmes et a changé de façon très positive la culture masculine. Comme le dit Katrín Jakobsdóttir, Première Ministre d'Islande : « Au travail, vous savez que, que vous embauchiez un homme ou une femme, ils prendront un congé de paternité ou de maternité. »¹² Selon Olga Trostiansky du Laboratoire de l'égalité en France, l'allongement du congé de paternité pourrait être une des solutions aux petites pensions des femmes, à leur précarité, au temps partiel.¹³



Katrín Jakobsdóttir
NordForsk, Kim Wendt

Les inégalités de genre pèsent aussi sur l'emploi du temps des femmes. En Wallonie, **elles assument près de deux tiers du travail domestique et familial**. Dans un couple hétérosexuel où chacun travaille à temps plein, on constate qu'elles consacrent environ 7 h de plus par semaine que les hommes aux tâches ménagères, aux soins et à l'éducation des enfants. Cet écart se creuse quand les femmes travaillent à temps partiel ou ne travaillent pas. « Le travail domestique et l'éducation des enfants continuent donc à être majoritairement pris en charge par les femmes même lorsque ces dernières exercent une activité à temps plein. [...] Les inégalités dans le partage des tâches ménagères et familiales ne limitent pas seulement les choix professionnels des femmes mais aussi leur temps de loisirs, bien moindre que celui des hommes (25 h 25 contre 33 h 01). »¹⁴



Pour aller plus loin :

- Dans sa bande dessinée *Fallait demander*, la bédéaste Emma a vulgarisé le concept de charge mentale: le fait de devoir penser en permanence à l'organisation et à la gestion des tâches ménagères, que ça soit à la maison ou en dehors. Un travail jusqu'ici invisible et qui impacte majoritairement les femmes. Disponible sur son blog : <https://emmaclit.com>
- Les deux *Guides de survie en milieu sexiste* de l'association CEMEA visent à déconstruire les grands mythes utilisés pour légitimer les inégalités entre les femmes et les hommes, dans notre société :
 - c'est comme ça depuis la préhistoire...
 - Les femmes et les hommes n'ont pas le même cerveau !
 - C'est la faute aux hormones !
 - L'instinct maternel, c'est merveilleux !

Ces guides proposent d'autres niveaux de lecture, des éléments de contextualisation, des sources et références variées, une bibliographie conséquente, des réflexions sous forme de questions-réponses... afin d'ouvrir de nouvelles perspectives de libre arbitre ! Disponible sur www.cemea.be



Briser le plafond de verre

En entreprise, il suffit parfois de compter le nombre de femmes occupant des postes supérieurs pour se rendre compte du chemin qu'il reste à parcourir en matière d'égalité. Pourtant, **le plafond de verre, cette barrière invisible qui fait que, plus on monte dans la hiérarchie, plus les femmes sont rares, n'est pas une fatalité.** Les entreprises qui entreprennent des démarches pour favoriser l'égalité peuvent obtenir des bons résultats.



Parmi les outils les plus simples à mettre en place, on retrouve notamment les grilles de salaire transparentes (plutôt que les augmentations individuelles qui ont tendance à avantager les hommes puisqu'ils osent les demander plus aisément que les femmes), l'accompagnement des maternités ou encore la traque aux stéréotypes et au sexisme ordinaire. Enfin, encourager l'exemplarité en matière de congé parental : l'idée que les cadres eux-mêmes prennent la totalité de leurs congés de parentalité, légitimant ainsi le fait que tous les employés les prennent également.¹⁵

Concilier tâches ménagères et vie professionnelle est une difficulté pour de nombreuses femmes. Octroyer un ou plusieurs jour(s) de télétravail par semaine facilite la conciliation entre vie privée et travail. Dans cette même optique, éviter (voire interdire) les réunions avant 9 h ou après 17 h permet de ne pas pénaliser les femmes qui assurent trop souvent les sorties d'écoles. Si ces mesures n'empêchent pas l'assignation des femmes aux tâches domestiques, elles leur permettent de moins fragiliser leur carrière.



En réunion, elle est bavarde... lui est un leader

Au quotidien, la manière dont la parole est répartie traduit les inégalités. Le stéréotype des femmes bavardes est encore très courant et pourtant, il n'a jamais pu être vérifié. Bien au contraire ! **« De nombreuses recherches montrent qu'en réalité, ce sont les hommes qui parlent le plus. »**¹⁶ Les femmes sont donc jugées bavardes, non pas en comparaison des hommes, mais en comparaison de la norme qui voudrait que les femmes soient silencieuses. « Si la place des femmes dans une société patriarcale est d'abord dans le silence, il n'est pas étonnant qu'en conséquence, toute parole de femme soit toujours considérée de trop. On demande d'ailleurs avant tout aux femmes d'être vues plutôt qu'entendues, et elles sont en général plus observées que les hommes. »¹⁷

Nos perceptions sont donc largement influencées par ce que les féministes appellent le **double standard** :

« Un même comportement sera perçu et interprété différemment selon le sexe de la personne et les assignations qu'on y rapporte. Quel que soit le comportement en question, le double standard tendra à donner une interprétation à valeur positive pour un homme et négative pour une femme. »

Corinne Monnet¹⁸

La façon dont nous percevons la quantité de paroles émises par les hommes ou les femmes est systématiquement déformée par les normes de genres. Dans un article du journal Le Monde de 2017, trois femmes cadres supérieures étaient



interrogées sur ce phénomène. L'une d'elles expliquait qu'une « femme qui parle est bavarde, un homme qui parle est un leader », ou encore que quand « une femme explique, cela paraît long, quand un homme explique, cela paraît brillant ». ¹⁹

Lors de réunions regroupant des hommes et des femmes, la différence de temps de parole entre hommes et femmes est énorme. Selon des chercheurs de Brigham Young University et Princeton, les hommes prennent 75 % du temps de parole en réunion (proportionnellement au nombre de femmes présentes) !²⁰ Notons que ce phénomène ne se limite pas au monde de l'entreprise, mais également dans les écoles où les enseignant-e-s donnent plus d'attention aux garçons qu'aux filles.²¹

D'autres mécanismes contribuent à réduire la prise de parole des femmes. Par exemple, les femmes sont plus souvent interrompues que les hommes : **dans 96 % des cas d'interruptions dans une conversation, ce sont les hommes qui interrompent les femmes.**²² Ce phénomène appelé *maninterrupting* (contraction de *man*, homme en anglais, et de *interrupting*, interrompre) est largement dénoncé sur les réseaux sociaux et par certains médias. Pourtant, le dénoncer ne suffit pas toujours à éviter ce phénomène !



En novembre 2018 sur France Inter, la journaliste Alice Antheaume consacrait une chronique* à ce phénomène. Un invité de l'émission a trouvé bon d'interrompre la chronique pour lui expliquer combien les femmes ont du mal à parler face aux hommes. En décrivant un phénomène bien connu des femmes, cet homme a également illustré un autre concept : le *mansplaining* ou *mecspliation* en français (contraction de mec et explication). « **Le mansplaining est l'action pour un homme d'expliquer à une femme quelque chose qu'elle sait déjà** ou bien de s'adresser à celle-ci de manière infantilissante ou paternaliste lorsqu'il lui explique quelque chose. Cela peut également se présenter sous forme d'un "détournement" où l'interlocuteur, maîtrisant peu le sujet dont on parle, dévie celui-ci vers quelque chose qu'il connaît pour continuer à avoir une place active et dominante dans la conversation. »²³

Comment répartir la parole équitablement en réunion ?

« Les stratégies de parole étant également des stratégies de pouvoir, des façons d'asseoir des hiérarchies, de faire progresser des carrières, on peut se demander de quelle manière freiner ce type de pratiques au quotidien. » Nicolas Santolaria²⁴

Un article du *Monde* explore quelques-unes des solutions pour favoriser une prise de parole plus égalitaire. « Pour sortir de l'ornière, une pratique ances-

* Le « maninterrupting » démontré sous vos oreilles ébahies, Libération, 15 novembre 2016, https://www.liberation.fr/direct/element/le-maninterrupting-demontre-sous-vos-oreilles-ebahies_51601/



trale a récemment été remise au goût du jour par la sénatrice républicaine du Maine, Susan Collins : le bâton verbal. Matérialisée par un bout de bois joliment décoré, cette technique venue de lointaines tribus du Pacifique donne la garantie à l'orateur de terminer son propos sans être interrompu, avant qu'un autre ne prenne la parole – et le bâton. »²⁵ Avoir un bâton de parole permet d'éviter d'être interrompu.e et que « la cacophonie ambiante ne soit mise à profit par les hommes pour imposer leur mainmise sur les débats ». **Des sabliers peuvent aussi aider à mieux répartir le temps de parole entre hommes et femmes.** La mise en place de ces outils lors de réunions d'équipe est l'occasion d'avoir une discussion sur la répartition de la parole entre les différents membres.



Pour aller plus loin

- L'association *Femmes Prévoyantes Socialistes* a publié une analyse écrite par Mathilde Largepret sur le monopole de la parole et la place des femmes et des hommes dans la conversation. Dans cette analyse très complète, des tests sont proposés pour prendre conscience de ces mécanismes invisibles :
 - Lors de discussions en réunion ou en formation, qui prend la parole en premier ? Combien d'hommes et de femmes s'expriment ? Combien font-ils et elles d'interventions et de quelle durée ?
 - Si je suis une femme : m'est-il déjà arrivé qu'un homme me donne des explications sur un sujet que je connaissais mieux que lui (ex. : un homme explique à une jeune mère les difficultés de l'allaitement) ?
 - Un homme m'a-t-il déjà adressé la parole de manière paternaliste ou infantilisante ?
 - Ai-je déjà eu l'impression que mon interlocuteur déviait du sujet dont je parlais essentiellement pour continuer à participer à la conversation ?
 - Combien de fois cette semaine n'ai-je pas pu terminer une phrase sans être interrompu-e par un homme, par une femme ?
 - L'analyse est disponible sur <http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2019/07/Analyse-Le-monopole-de-la-parole-ML.pdf>



La virilité : des privilèges au prix d'un carcan étroit

De la même manière qu'« on ne naît pas femme, on le devient »²⁶, on ne naît pas non plus homme : on le devient. Les féministes travaillent à mettre à jour la façon dont la féminité est construite socialement et comment cette construction sociale maintient les femmes en position de subordination. Aujourd'hui, **de plus en plus d'hommes et de femmes s'interrogent sur la masculinité, et notamment sur la virilité.** Cette forme de masculinité « encourage les hommes à réprimer l'expression de leurs émotions, à être en compétition, à rejeter ce qui pourrait être associé à la féminité, à cacher leur vulnérabilité, à prendre des risques inutiles et à s'engager dans des comportements violents. »²⁷ Comment se construit-elle ? Comment permet-elle à certains hommes de se maintenir dans des positions de domination ?

Dans le livre *Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Olivia Gazalé montre comment les discours autour de la virilité ont construit le principe de supériorité masculine. En infériorisant les femmes et tout ce qui leur est corrélé (à commencer par l'effémination) mais aussi en affirmant que les hommes « virils » sont supérieurs aux autres hommes



(étrangers, sous-hommes), aux animaux et à la nature. « Cette idéologie [de la virilité], fondamentalement guerrière, a légitimé l’oppression de la femme par l’homme, l’oppression de l’homme par l’homme et l’exploitation technologique de la Terre, au mépris des grands équilibres écologiques. »²⁸

Aujourd’hui, la norme virile, cette idée selon laquelle les « vrais mecs » sont « ceux qui ne montrent pas leurs émotions, qui accordent une valeur suprême au sport et à la force physique, qui n’appellent pas à l’aide quand ils en ont besoin »²⁹, demeure très prescriptive. « Ceux qui s’en éloignent trop ont peu de chance de se faire une place ailleurs que dans le domaine artistique, le seul, avec celui de la mode, à accepter le jeu avec les codes de genre. »³⁰ Cependant, si les normes de virilité excluent et brident beaucoup d’hommes qui ne s’y retrouvent pas, elle permet également de placer constamment les hommes en haut de l’échelle sociale, au détriment de tous les autres genres. C’est ce qu’on appelle le **privilège masculin**. De plus en plus de militant·e·s dénoncent les privilèges masculins qui restent souvent invisibles aux yeux des hommes qui en ont bénéficié toute leur vie.

Questionner ces privilèges est une façon d’interpeller sur la responsabilité des hommes quant au maintien du système patriarcal. Cependant, tous les hommes ne bénéficient pas de la même façon de ces privilèges : **s’ils sont avantagés par le système patriarcal, ils peuvent être impactés par d’autres systèmes d’oppression comme le racisme ou l’homophobie**. Par exemple, « un homme marchant la nuit dans la rue a généralement le privilège de ne pas avoir à se soucier du harcèlement ou d’autres violences qui visent les femmes. Mais un homme de couleur doit parfois faire face à des violences liées à sa couleur de peau. Un homme handicapé peut être la cible de moquerie ou de brutalités policières. Un homme gay peut être la cible de violences homophobes. »³¹

Les hommes qui ne sont pas porteurs des marqueurs virils (force, puissance) ou qui ne se conforment pas suffisamment aux normes de masculinité (détachement face à la souffrance, impassibilité) courent le risque d’être rejetés,



méprisés et insultés. Les hommes doivent sans cesse prouver leur virilité, que ça soit par des symboles de puissance et de réussite (les voitures et les montres coûteuses) ou par des comportements conquérants (couper la parole, prendre de la place). Bien qu'il les maintienne en situation de domination, **le devoir de virilité reste un fardeau pour la majorité des hommes.**³²



Les hommes ne sont plus des hommes ?

Questionner la virilité et son rôle dans le harcèlement et la violence, c'est toucher une corde sensible. En janvier 2019, la marque de rasoir Gillette diffuse une publicité qui montre comment la société, sous prétexte que « les garçons sont comme ça » (*boys will be boys*), excuse leurs comportements violents. On y voit un jeune écolier poursuivi par une bande de garçons pour être tabassé, un autre recevoir des messages de haine, on y voit des adolescents regarder des personnages de dessin animé siffler une femme et un homme pincer les fesses d'une autre sous les rires du public dans une émission télé. La publicité montre aussi une femme victime de *mansplaining** au travail. Le clip montre son soutien au mouvement #MeToo et invite les hommes à s'interroger et à changer de comportement.

* Voir page 28 *En réunion, elle est bavarde... Lui un leader*





On pourrait penser naïvement qu'une publicité appelant à éduquer les garçons à plus de bienveillance serait reçue positivement. Pourtant, « vue près d'un million de fois en 24 heures sur YouTube, la publicité recueille près de 90 % de "pouces bas" (130 000 contre seulement 13 000 likes). Le commentaire le plus plébiscité est le suivant : "Masculinité toxique ? 43 % des garçons sont élevés par des femmes célibataires. 78 % des enseignants sont des femmes. **Le problème n'est pas la masculinité toxique mais le manque de masculinité**". »³³

Au-delà du fait que ces chiffres sont faux, ces commentaires révèlent surtout l'attachement aux formes traditionnelles de la masculinité et **la peur que « les hommes ne soient plus des hommes »**, c'est-à-dire qu'ils ne soient pas assez virils. Cette « crise de la virilité » n'est pas neuve. Elle est régulièrement brandie par les masculinistes quand ils estiment que les femmes acquièrent trop de pouvoir. Pourtant, ce n'est pas le féminisme qui nuit aux hommes, mais bien le mythe de la virilité, ce piège qui enferme les hommes dans un carcan.

Réinventer les masculinités

De nombreux·euses philosophes, sociologues et militant·e·s appellent à réinventer les masculinités : « la révolution du féminin sera pleinement accomplie quand aura eu lieu la révolution du masculin, quand les hommes se seront libérés des assignations sexuées qui entretiennent, souvent de manière parfaitement inconsciente, la misogynie et l'homophobie, lesquelles procèdent toutes deux d'une répulsion envers le féminin venue du fond des âges. Pour que les hommes changent le regard qu'ils portent sur les femmes, il faut qu'ils changent le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Et *vice versa*. »³⁴



Pour aller plus loin :

- Dans son livre *Tu seras un homme – féministe – mon fils !*, disponible aux éditions Marabout (2018), Aurélia Blanc décortique les stéréotypes et rassemble tous les outils pour aider les parents à élever leur garçon dans une société qui promeut l'égalité :
 - Se déconditionner soi-même du « sexisme bienveillant* » véhiculé par l'entourage et notre propre éducation ;
 - en finir avec les injonctions : un homme, ça ne pleure pas, ça ne fait pas de sentiment, ça collectionne les conquêtes, ça fait passer son travail avant ses enfants ;
 - l'armer face aux pressions sociétales : « c'est un truc de fille »...
 - lui apprendre le respect de soi et des autres : la question du consentement.
- Maia Z. Johnson, autrice du site *Everyday Feminism*, a réalisé une liste d'exemples de privilèges masculins qui touchent à différents domaines de la vie quotidienne, parmi lesquels :
 - **Le sexe et les relations** : En tant qu'homme, il est plus probable que l'on te félicite pour tes nombreuses relations sexuelles, plutôt que l'on te traite de « salope ».
 - **Le corps et la santé** : Tu peux vieillir naturellement sans qu'on considère que tu « te laisses aller » si tes cheveux

* Voir page 64, *Derrière les compliments du collègue, le sexisme bienveillant*



deviennent gris, que tu prends du poids, ou que tu as des rides.

- **Les médias** : Les films romantiques ne représentent pas le harcèlement d'un personnage de ton genre comme un mignon signe d'affection. Ces exemples de privilèges masculins sont disponibles en français sur le site *Dialogue avec mon père* : <https://dialoguesavecmonpere.wordpress.com>
- Le youtubeur québécois Kévin Marquis a réalisé la vidéo *Journée relax dans la vie d'un privilégié masculin* qui illustre ces privilèges masculins dans le quotidien. Elle est disponible sa chaîne YouTube.
- Le livre *Le Mythe de la virilité – Un piège pour les deux sexes* d'Olivia Gazalé (2017), disponible aux éditions Robert Laffont
- Le podcast *Les couilles sur la table* de Victoire Tuillon explore en profondeur un aspect des masculinités contemporaines en compagnie d'invité-e-s (sociologue, militant-e, écrivain-e...). Disponible sur <https://www.binge.audio>



Où sont les femmes dans les médias ?

Si les hommes sont majoritairement visibles dans les médias, les femmes n'ont pas ce privilège. Dans la publicité, les films, les journaux, les magazines, les jeux vidéo ou encore les dessins animés, les médias perpétuent une répartition très stéréotypée et inégalitaire des rôles attribués aux hommes et aux femmes, à l'image de la société. Au-delà de la façon problématique dont les femmes sont montrées dans les médias, les chiffres aussi posent question.

Alors que la moitié de l'humanité est constituée de femmes, on compte **à peine 15 % de femmes dans les contenus des articles de presse quotidienne**. Ce chiffre désastreux a été révélé par le baromètre Diversité 2019 de l'AJP. Mais plus interpellant encore, ce chiffre est en baisse par rapport aux baromètres de 2011 et 2013-2014, où le pourcentage de femmes présentes dans les articles de presse était de 17 %.³⁵

Les femmes : ni devant, ni derrière la caméra

Ce constat de sous-représentation des femmes n'est pas propre à la presse quotidienne : l'industrie du film emploie aussi majoritairement des hommes, que ça soit devant la caméra ou derrière.

Dans les écoles de cinéma en Belgique, il y a une parité, voire une majorité de femmes qui étudient pour devenir monteuse ou scripte. Dans la pratique du métier on retrouve **70 à 80 % d'hommes**³⁶. On peut s'interroger sur ce qui empêche les étudiantes d'accéder aux métiers du cinéma. En 2017, le sexisme systémique a été pointé du doigt par 125 réalisatrices lors des 50 ans d'Aide à



la Création Cinématographique³⁷. Pour marquer cet anniversaire, la Fédération Wallonie-Bruxelles avait mis 50 films à l'honneur et photographié le groupe de cinéastes de cette sélection. Sur 41 personnes, seules 6 étaient des femmes ! 125 réalisatrices belges s'étaient alors mobilisées pour dénoncer ce déséquilibre et affirmer leur existence.



Amandine Gay
par Justine Paquette

En France, la réalisatrice française afro-descendante Amandine Gay, qui a réalisé le documentaire *Ouvrir la voix*, dénonce aussi les résistances à financer les réalisatrices et les histoires qui dépeignent les minorités autrement. C'est ce qu'on appelle le racisme et le sexisme systémiques. Il existe toute une série de freins invisibles qui, pris individuellement, paraissent insignifiants, mais qui une fois combinés, révèlent les discriminations engendrées par notre système.*

Lorsque les deux systèmes oppressifs se combinent, les effets peuvent être dévastateurs pour les personnes qui les subissent. Le livre *Noire n'est pas mon métier*, un essai collectif initié par l'actrice Aïssa Maïga publié en 2018, montre que **les femmes noires sont encore cantonnées aux stéréotypes racistes issus de l'imaginaire colonial**. Ces assignations identitaires impactent lourdement leur vie et leur métier d'actrices.

* Voir à ce propos l'article de Cécile Goffard, *Ouvrir la voix, histoire d'une lutte pour se faire entendre*, Média Animation asbl, 17 septembre 2018 sur <https://media-animation.be/Ouvrir-la-voix-histoire-d-une-lutte-pour-se-faire-entendre.html>



Le voile, tout le monde en parle (sauf celles qui le portent)

En plus d'être sans cesse renvoyées à leurs origines, les femmes victimes de racisme sont également moins visibles dans les médias que les autres femmes.

L'illustration la plus frappante d'une combinaison entre un **sous-traitement médiatique des femmes et le racisme** est l'histoire de cette mère accompagnant une sortie scolaire au conseil régional de Bourgogne-Franche-Comté, en octobre 2019. Un élu du Rassemblement National l'a agressée verbalement devant son fils et la classe qu'elle accompagnait, lui intimant d'enlever son voile. Dans la semaine qui a suivi cette attaque, de nombreux débats sur le voile ont été organisés sur les chaînes d'information en continu. 286 personnes ont pris la parole. Aucune n'était une femme portant le voile.³⁸



La femme au cinéma : une Schtroumpfette perdue dans un monde masculin

La sous-représentation des femmes se combine souvent à une représentation tronquée ou stéréotypée. Au cinéma, « alors que les rôles masculins se veulent complexes et variés, les actrices féminines sont souvent cantonnées à des clichés : la mère de famille bonne pâte s'oppose à la sorcière acariâtre, la sainte-nitouche fait les gros yeux à la prostituée vénale. Leur existence même se justifie régulièrement par les relations qu'elles entretiennent avec des hommes : comme au temps de l'amour courtois, elles font l'objet d'une



quête, elles sont des sources d'inspiration ou l'élément déclencheur d'une série d'événements. Il est rare qu'elles soient meneuses de troupes et maîtresses de leur propre destinée, encore plus qu'elles soient les méchantes et les génies du mal. »³⁹

Pour dénoncer l'inconsistance et le manque de personnages féminins dans les films, l'essayiste américaine Katha Pollitt a introduit en 1991 le **principe de la Schtroumpfette** : « une seule incarnation du féminin dans un univers 100 % masculin. Tandis que chaque Schtroumpf a droit à sa personnalité (farceur, coquet, costaud, gourmand, musicien, bricoleur...), la Schtroumpfette est totalement effacée au profit d'un seul et unique critère pour la désigner : son genre. »⁴⁰

Quand une protagoniste féminine est seule dans un monde d'hommes, elle se conforme généralement au comportement socialement attendu d'elle : elle est présentée comme LA femme (avec toutes les représentations stéréotypées qui y sont associées) et non pas comme une parmi d'autres. Elle est « à la fois objet de curiosité (Comme c'est exotique, cette créature en jupe ! Comme c'est frais ! Comme ça fait joli !) mais aussi alibi tout trouvé (Meuh non, on n'est pas qu'entre nous, regardez, on a une femme, même qu'on en est très contents !). »⁴¹ Le nombre d'œuvres où le principe de la Schtroumpfette peut s'appliquer est très éclairant sur la façon dont les femmes sont mises à l'écart dans le cinéma. Par exemple, dans la première trilogie *Star Wars*, la princesse Leia est le seul personnage de premier plan féminin de tout un empire galactique. On retrouve le même schéma dans *Star Trek*, *Transformers*, *Justice League* ou encore *Le Seigneur des anneaux*.

Ce phénomène s'observe aussi dans les débats (radio ou télé), dans la composition de conseils d'administrations d'en-



treprise ou dans les formations politiques. C'est pourquoi certaines personnes dénoncent le « piège de la femme-prétexte (celle qui est là pour garantir que, non, on n'a pas complètement oublié que les femmes existaient, d'ailleurs, on en a mis une...) »⁴² dans les instances dirigeantes et plaident pour l'instauration de quotas. « **Une femme isolée dans un univers majoritairement masculin, ce n'est pas de la diversité, c'est de l'affichage !** »⁴³ Avoir plusieurs femmes dans un groupe, c'est permettre à ces femmes la possibilité d'être elles-mêmes et non pas d'avoir la charge de représenter tout le genre féminin. Mais c'est aussi offrir une diversité de modèles auxquels les femmes et les jeunes filles peuvent s'identifier. Il est donc crucial de veiller à la mixité lors de panels d'expert-e-s sur les plateaux télé, en radio, lors de conférences ou de colloques. Le principe de la Schtroumpfette dénonce aussi le fait que ce sont « les garçons qui définissent le groupe, son histoire et ses codes de valeurs. Les femmes existent uniquement dans leurs relations aux garçons. »⁴⁴.

Les femmes peuvent-elles parler d'autres choses que des hommes au cinéma ?

Avant Katha Pollitt, la bédéaste suédoise Alison Bechdel dénonçait déjà ce phénomène en 1985 dans sa bande-dessinée *Dykes to Watch Out For* où elle présentait un test pour déterminer si un film laisse suffisamment de places aux personnages féminins. Ce test, très simple, consiste en trois questions :

- Est-ce qu'il y a au moins deux personnages féminins consistants dans le film (dont on connaît au moins le prénom) ?
- Est-ce que ces deux personnages féminins se parlent entre eux ?
- Est-ce qu'elles parlent d'autres choses que d'un homme ?

Test de Bechdel



Deux
personnages
féminins...



qui parlent...



d'autre
chose que
d'un homme.

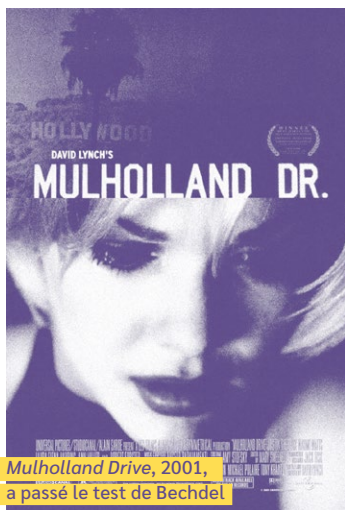
Le site bechdeltest.com a soumis plus de 4 000 films à ce test : 40 % de ces films ne remplissent pas ces trois simples conditions ! En observant de plus près les résultats, le média américain Polygraph a montré que « **46 % des films sortis depuis 1995 et uniquement écrits par un homme échouent au test**, tandis que lorsque c'est une femme qui signe toute seule le scénario, ils ne sont plus que 6 % à ne pas passer le détecteur. [...] Sur les 4 500 réalisateurs apparaissant dans l'étude, seules 500 sont des femmes ».

« "Concernant les blockbusters, Hollywood a, en proportion, moins de femmes cinéastes que l'armée n'a de femmes générales" écrit même Polygraph. »

Carole Boinet⁴⁵



Financer et accompagner plus de femmes scénaristes et réalisatrices serait donc une piste pour améliorer la représentation des femmes à l'écran. Rappelons aussi que si ce test met en lumière le manque de femmes dans le cinéma, il ne permet pas d'en juger la qualité artistique. Certains films, même s'ils passent le test, peuvent rester problématiques dans la façon dont ils représentent les femmes.



Pour aller plus loin :

- La vidéoblogueuse féministe américano-canadienne Anita Sarkeesian réalise régulièrement sur son site **Feminist Frequency** des vidéos d'analyse des médias sous l'angle du genre. Elle a réalisé une vidéo qui explique le **Principe de la Schtroumpfette** et une autre sur le **test de Bechdel**. Ces deux vidéos sont disponibles sur son site <https://feminist-frequency.com>
- Le projet **Pop Modèles** explore la façon dont les femmes sont stigmatisées dans la culture populaire. Parmi ces capsules, **Princesse Disney : femmes sous influence ?** explore les rôles et stéréotypes attribués aux célèbres héroïnes de Disney, **La femme, le second rôle des blockbusters** parle du manque de femmes dans les films grand public. D'autres explorent les stéréotypes de genre dans la publicité ou encore les rapports de genre dans le cinéma de guerre. Ces vidéos sont disponibles sur le site <https://popmodeles.be>



50 % de femmes dans les médias, c'est possible

La question des quotas (avoir un pourcentage imposé de femmes dans un film, une émission, un débat...) ne plaît pas à tout le monde. Certains l'envisagent comme un frein à la liberté de création ou évoquent le risque de sélectionner les femmes pour leur genre plutôt que pour leurs compétences. Mais les hommes sur les plateaux ne sont-ils pas précisément choisis en tant qu'hommes par des hommes ? Pour dépasser ces craintes, au Royaume-Uni, la BBC a mis en place

un projet de grande envergure : le **50:50 Project**. Chaque jour, la proportion de reporter-ric-e-s et de contributeur-ric-e-s est mesurée dans plusieurs émissions.

L'objectif est d'arriver, à la fin du mois, à 50 % de femmes présentes dans chaque émission. La démarche n'est pas contraignante pour les équipes. Il ne s'agit pas d'un système de quotas, mais bien d'un objectif à atteindre. L'idée reste, avant tout, d'inviter les expert-e-s les plus compétent-e-s pour leurs émissions, sans faire de compromis sur la qualité. Le **50:50 Project** a commencé en janvier 2017 avec une émission et s'est rapidement étendu à d'autres (scientifiques, pour enfants, politiques, sportives...). Leurs concepteur-ric-e-s ont décidé de relever le défi, créant une émulation dans l'entreprise. Des équipes telles que BBC Sport News ont réalisé de réels progrès : par exemple, « *Sportsday*, diffusé sur *BBC News Channel*, a débuté avec 20 % de voix de femmes et a atteint 43 % en avril – doublant ainsi le nombre de femmes représentées, avec une ambition d'atteindre bientôt 50/50. »⁴⁶



« Les équipes surveillent elles-mêmes leur contenu et utilisent les données pour définir des points de repère et surveiller leurs performances par rapport à celles-ci. Elles ne mesurent que ce qu'elles peuvent contrôler. [...] Les données sont collectées au moment de la production afin qu'elles puissent faire partie des conversations éditoriales régulières de l'équipe. Les données sont collectées quotidiennement, mais nous travaillons sur des totaux mensuels pour permettre une fluidité des histoires et des invités. Tous les mois, chaque équipe participant au 50:50 Project partage ses données avec l'ensemble de l'organisation, ce qui encourage la responsabilisation et un esprit de compétition positif. » BBC⁴⁷

Le projet a eu un tel succès que la BBC a partagé la méthodologie avec d'autres organisations de médias et travaille avec plus de 20 partenaires externes (parmi lesquels le *Financial Times* et *ABC News*) qui s'engagent à le répliquer.

Les femmes aussi sont des expertes

La faible représentation des femmes dans les médias n'est pas une fatalité. Pour l'augmenter, un contrôle régulier et des objectifs mesurables sont nécessaires. En Belgique, les grands baromètres sur la diversité sont annuels, ce qui ne permet pas de corriger le tir au quotidien. C'est pourquoi, depuis janvier 2019, la RTBF a doté ses rédactions d'un baromètre interne trimestriel afin d'objectiver



plus régulièrement la présence dans l'info de personnes issues de « minorités visibles » (dont les femmes), mais aussi pour observer le rôle que ces personnes y jouent.

L'égalité quantitative ne veut pas dire pour autant que la représentation est égalitaire. Le dernier baromètre de l'AJP montre par exemple qu'il existe une différence de traitement dans la manière dont on identifie – ou non – l'intervenant·e : seuls 20 % des personnes dont on précise le nom, le prénom et la profession sont des femmes. L'identification complète d'une personne « marque en partie l'importance accordée à son intervention. »⁴⁸ De plus, on entend plus souvent la parole des femmes dans des rôles de Vox Populi (témoignage) que dans le rôle d'experte (seulement 13 % de femmes). « Enfin, on notera qu'alors que les femmes sont les plus interrogées sur des questions liées au genre, les hommes sont les plus interrogés sur des sujets liés à leur profession. »⁴⁹

Mais où et comment trouver les expertes ?

Les journalistes travaillent principalement dans l'urgence. Ils ont souvent le réflexe de convoquer les experts qu'ils connaissent (souvent des hommes blancs) ou qu'ils ont déjà invités. Pour contrer ce mécanisme, l'AJP a créé en 2016 Expertalia : un répertoire d'expert·e·s « issu·e·s de la diversité ». Mais dans le rush d'une actu à produire, les vieilles habitudes restent bien ancrées. « **Quand tu es dans le chaud, le principal c'est d'avoir ton interview, peu importe le sexe** », explique la journaliste radio Mélanie Joris. « Je préfère me baser sur mes contacts parce que je connais les gens, parce que je sais qu'ils sont bons, parce que je sais qu'ils auront toujours quelque chose à dire, qu'ils seront toujours dispos – c'est le principe du "bon client" et parfois on pêche par la surabondance de "bons clients". »⁵⁰ Afin d'aider les journalistes à diversifier





leurs carnets d'adresses, Safia Kessas, responsable de la Diversité à la RTBF, organisait fin 2018 une rencontre entre des journalistes et une vingtaine de femmes expertes, actives dans toutes sortes de domaines. Cette initiative a permis d'établir un premier contact de confiance entre journalistes et expertes.

De par leur socialisation, les femmes ont tendance à moins se mettre en avant : « une femme attend de maîtriser 60 % des compétences nécessaires pour envisager une progression de carrière, alors qu'un homme se contentera de 30 %. »⁵¹ Le même phénomène semble opérer quand une experte est invitée à répondre à des questions, comme le constate la journaliste Mélanie Joris :

« Parfois, j'ai l'impression qu'elles ont moins confiance et que les hommes vont plus avoir tendance à dire oui même s'ils sont parfois un peu à côté de la plaque. Ils ont ce côté plus assuré, assumé » Mélanie Joris⁵²



Marie Hendrix, du Conseil Wallon pour l'égalité, explique que cette prudence des femmes vient surtout de leur éducation : « On a éduqué les femmes à se tenir en retrait, à ne pas trop se faire remarquer, à être douces et gentilles. Alors qu'on apprend aux hommes qu'il faut se battre et être le premier. »⁵³. Afin de contrer cette tendance, des « entraînements » (*media-training* ou *media-coaching*) sont organisés à la RTBF spécifiquement pour les femmes qui le souhaitent, en collaboration avec l'Association des Journalistes Professionnels.

En marge des grands médias, des initiatives pour remettre les femmes au centre

Pour rétablir la balance, des initiatives existent comme le magazine d'information *axelle* qui affiche clairement sa ligne éditoriale depuis 1998 : « parce qu'aujourd'hui, en Belgique et dans le monde, l'information gomme une femme sur deux, *axelle*, ouvre 100 % de ses pages à la moitié de l'humanité et porte haut les couleurs féministes ». (*axelle Magazine*)

Dans le même esprit, d'autres médias d'information ont récemment développé des initiatives mettant en avant les thématiques liées au genre et aux inégalités. C'est le cas du projet « **Grenades-RTBF** » qui propose des « contenus d'actualité sous un prisme genre et féministe » et qui a pour ambition de « donner plus de voix aux femmes, sous-représentées dans les médias. »



L'éclosion de ce genre d'initiatives permet de voir et entendre plus de femmes, mais aussi d'avoir un recul critique sur les inégalités de genre. Cela révèle aussi un intérêt de plus en plus marqué du public pour les questions liées au genre.

Au moins, se poser la question !

Les médias doivent-ils montrer le monde tel qu'il est ou tel qu'il pourrait être ? En d'autres termes, les médias devraient-ils s'efforcer de corriger les inégalités, par exemple en montrant d'avantage de femmes qui sont peu présentes dans certains métiers plutôt que de ne montrer que des hommes, même s'ils sont majoritaires dans ce domaine ? « "Les médias représentent et en même temps ils co-construisent la société dans ses représentations. Ils ont donc une responsabilité particulière", souligne la responsable de la Diversité de la RTBF Safia Kessas. Si tout a été entrepris pour mettre des femmes dans une émission et qu'il n'y en avait pas, [Safia Kessas] plaide pour le dire sur antenne. De façon à distinguer la diversité manquée – "quand le journaliste passe à côté [et n'a pas le réflexe de viser la parité]" et la diversité manquante – "quand elle n'existe pas dans la société". »⁵⁴



En mars 2018, une émission sur une chaîne publique polonaise faisait polémique en n'invitant **que des hommes pour un débat sur l'avortement**. Pour dénoncer l'absurdité de cette situation, cinq femmes avaient alors parodié l'émission en faisant un débat entre femmes sur un problème qui concerne d'abord les hommes : les difficultés d'érection et le viagra.



« La discussion porte donc sur les problèmes d'érection et sur le fait que [...] le viagra est disponible sans ordonnance [en Pologne] alors que la pilule contraceptive est soumise à prescription médicale. "Je pense que les hommes devraient être protégés du viagra car c'est un médicament extrêmement puissant qui comporte de nombreux effets secondaires" argumente ainsi l'une des invitées. "Une érection est un don de Dieu" lui répond une autre. "Utiliser du viagra interfère avec les plans de Dieu." »⁵⁵

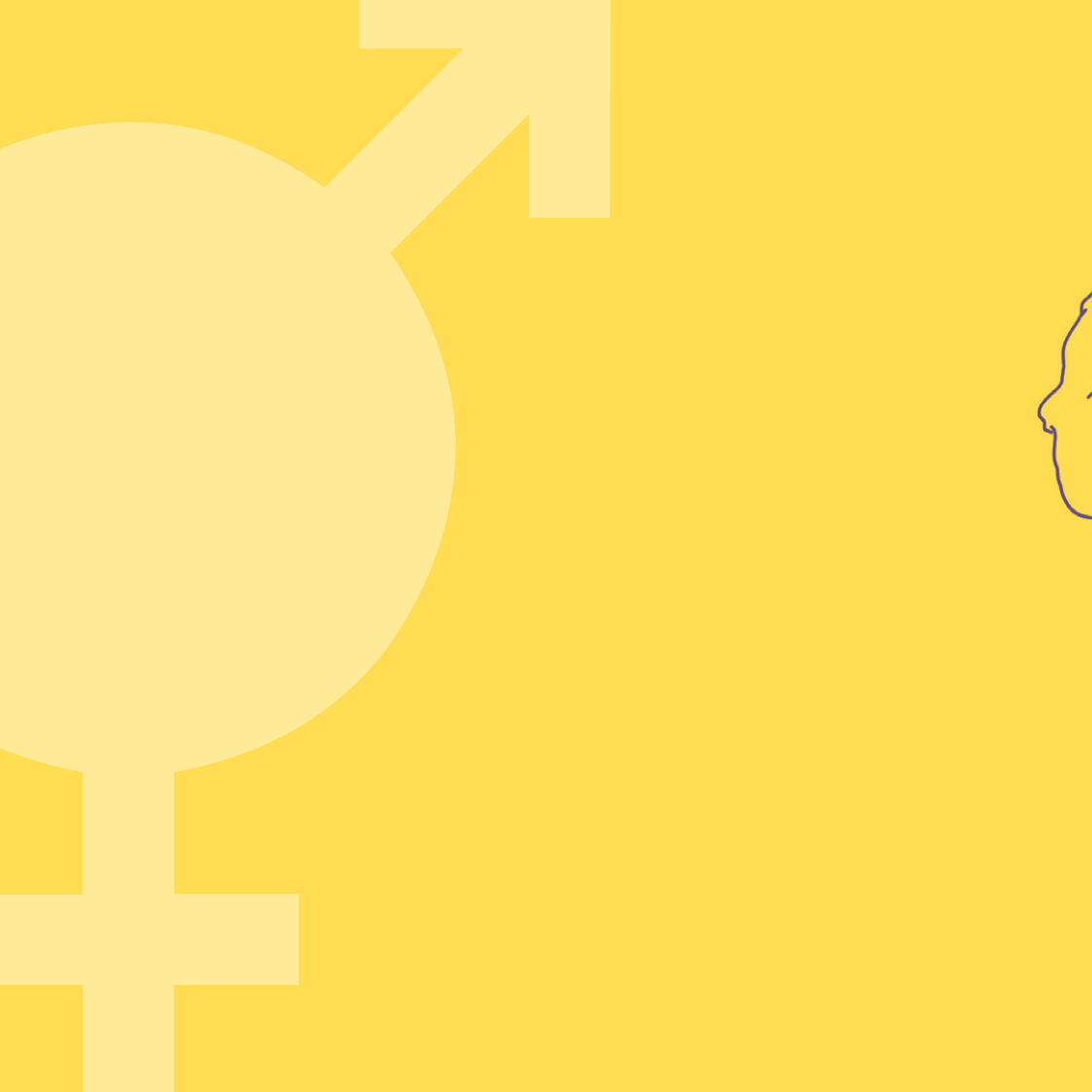
Cet exemple peut paraître extrême et pourtant « **en télévision, l'expert reste le plus souvent un homme blanc dans la cinquantaine**. »⁵⁶ Avoir le réflexe de se poser la question de la parité des personnes invitées dans les médias est nécessaire pour mieux représenter la diversité des opinions de notre société. Et si les créateurs de contenus n'arrivent pas à trouver de femmes pour intervenir sur certains sujets, le signaler est une façon d'alerter la société sur les disparités qui existent encore et de s'interroger sur ce qui conduit à ces inégalités.



Pour aller plus loin :

- **Expertalia** : l'annuaire d'expert-e-s issu-e-s de la diversité : www.expertalia.be
- La journaliste Sylvia Falcinelli a fait un état des lieux des pratiques engagées par la RTBF pour plus de diversité dans deux articles : **Comptez les femmes expertes sur nos antennes : notre info est-elle sexiste ?** et **Notre info, si blanche... : pourquoi et comment mieux incarner la « diversité » ?** Disponible sur rtbf.be/info
- Les Nations Unies ont publié (en anglais) une *gender checklist* pour les créateurs de contenus, une série de conseils pour une représentation plus juste et inclusive des femmes et des hommes. Parmi ces conseils (sur la façon de traiter la problématique, les mots utilisés, le récit, les images...) :
 - Éviter les stéréotypes de genre pour les hommes et les femmes (par exemple, les femmes comme mères/victimes; les hommes comme pourvoyeurs/survivants)
 - Éviter des tournures de phrases qui excluent des groupes, ou des mots qui suggèrent une supériorité d'un genre sur l'autre
- L'organisation **Who make the news** propose des méthodes simples pour permettre aux médias de surveiller la présence des femmes dans leurs pages. Ces outils sont disponibles en français sur <http://whomakesthenews.org>





A line drawing of a woman in a bikini, with her mouth slightly open and a look of surprise or embarrassment. The word "oops..." is written in a handwritten style above her head. The drawing is simple, using black outlines on a white background. The woman is wearing a white bikini top and a yellow bikini bottom. The text "oops..." is in a dark blue, handwritten font.

oops...

**LA BEAUTÉ,
UNE MACHINE
À DISCRIMINER**

Traditionnellement, la féminité est associée au corps comme objet de regard (beauté, minceur, jeunesse), à l'espace privé et à l'intimité, alors que la masculinité renvoie aux choses de l'esprit (abstraction, pensée, regard), aux affaires publiques et au monde extérieur.

Les injonctions à la beauté se focalisent principalement sur le féminin. Cette « pression exercée sur les femmes les conduit à l'acceptation que leur valeur dépend essentiellement de leur apparence. »⁵⁷.

La focalisation sur l'apparence des femmes a un impact sur leur estime de soi, leur légitimité à occuper l'espace public mais exige également un travail quotidien (régime, épilation, maquillage, manucure, habillement) pour rendre leur corps conforme à la norme. **Naomi Wolf parle de « triple journée de travail » pour dénoncer le fait qu'en plus de leur travail rémunéré et des tâches domestiques, les femmes doivent consacrer une part significative de leur temps à l'entretien de leur apparence.** Ce travail est souvent passé sous silence ou considéré comme normal, alors qu'il relève de l'injonction sociale.

Les femmes qui contreviennent à la norme du corps blanc, jeune, glabre, mince et aux cheveux lisses sont soit invisibilisées dans l'espace public, soit moquées et harcelées. Par exemple, en entreprise, les coupes afro, pourtant naturelles, sont considérées comme non-professionnelles, associées à la négligence et à la saleté. À l'école ou dans la rue, de nombreuses femmes témoignent d'insultes et de moqueries sur leurs cheveux. « Ma fille de 5 ans pleurait chaque jour, les enfants l'insultaient : "sale noire", "serpillière". Les maîtres d'école disaient qu'elle devait s'adapter. Depuis elle s'est défrisée les cheveux et tout va mieux ».⁵⁸ Ce phénomène est loin d'être marginal : une enquête conduite en 2019 par l'université De Montfort à Leicester montre qu'au Royaume-Uni, un enfant sur six ayant des cheveux crépus a vécu des mauvaises expériences à

l'école en raison de ses cheveux⁵⁹. Dans les médias et la presse people aussi, les commentaires désobligeants sur les coiffures afro sont récurrents et illustrent les « pressions infligées aux noirs, spécialement les femmes, pour adopter une coiffure plutôt qu'une autre. »⁶⁰

Le courant *Nappy* : Sois toi, tu es belle

De nombreuses femmes afro-descendantes ont ainsi intériorisé la norme des cheveux lisses. Elles passent des heures et dépensent des centaines d'euros chaque mois à défri-ser leurs cheveux. Dans les années 2000, le courant *nappy* (contraction de *happy* et *natural*) a lancé un mouvement pour revaloriser les coupes afros et assumer la nature crépue du cheveu. « S'il est évident que les femmes afros ont chacune un rapport individuel à leurs cheveux, on ne peut néanmoins nier les discours stigmatisants vis-à-vis de la texture crépue de cette chevelure au sein des diasporas, le tout encensé par une pression sociale omniprésente et oppressive. »⁶¹ Cette dévalorisation des cheveux noirs est le reflet d'une société qui considère encore le blanc et les cheveux lisses comme la norme et peine à contrer les stéréotypes racistes.



D'autres femmes dénoncent les discriminations vécues par les personnes grosses en raison de leur apparence physique et ce, dans tous les domaines de la vie : familial, intime, santé, professionnel, social. Le collectif **Gras Politique** dénonce les humiliations et les violences médicales ainsi que les discriminations à l'emploi dont ces femmes sont victimes. « Gras Politique pense que **le gouvernement a une part de responsabilité dans la grossophobie ambiante**. Les politiques de santé publique et d'équipements des hôpitaux ne tiennent pas compte de l'évolution de la société et des 19 % de Françaises en surpoids à ce jour. L'Éducation nationale ne forme pas ses professeurs et ses personnels à traiter la discrimination grossophobe et stigmatise parfois les élèves gros-ses. D'autre part, la corrélation entre obésité et pauvreté est désormais bien connue mais le gouvernement ne met rien en place dans ce sens. »⁶²



La femme, le seul mammifère sans poil

Même quand elles rentrent dans les normes actuelles de beauté (jeunesse, minceur, blancheur), les femmes sont toujours tenues de travailler à rendre leur corps acceptable. En 2016, Laura Doniri, étudiante en philosophie, féministe militante et autrice du blog et de la chaîne Youtube **DesLiberations** (qui dénonce les oppressions systémiques), change sa photo de profil sur Facebook. Elle y apparaît les aisselles non épilées et les bras levés avec comme légende : « *Shooting against bodyshaming* ». Au total, cette photo recevra plus de 18 000 réactions et commentaires parmi lesquels, un véritable déferlement de haine : émoticônes qui vomissent, moqueries, insultes et même appels au meurtre. Laura Doniri porte plainte et demande de l'aide à des groupes féministes. Ils



la soutiendront face aux insultes⁶³. Lorsqu'elle confronte certain-e-s de ses agresseur-euse-s, elle reçoit notamment cette réponse : « nous vivons dans un monde de normes, si tu en sors et que tu t'exposes au public c'est légitime qu'on vienne t'agresser. » Cette rhétorique blâmant la victime plutôt que les agresseurs rappelle tristement les reproches qui sont encore régulièrement adressés aux femmes victimes de viol*.



La page Facebook « Paye ton poil » recense les exemples et les témoignages de cette « pilophobie » sexiste et agressive. Mais « pourquoi les femmes se dépilent de manière quasi généralisée dans notre société, et ce malgré le caractère à la fois douloureux, chronophage et coûteux de cette pratique ? » se questionne Miléna Younés-Linhart ? Pour cette chercheuse, « les injonctions débutent dès l'enfance, et d'abord dans la famille. Les normes dépilatoires que transmettent

les mères contribuent à une mainmise sur la sexualité des jeunes filles de deux façons : d'un côté, pour contrôler le moment d'entrée dans la sexualité, en interdisant aux jeunes filles de se dépiler avant un certain âge. D'autre part, une fois l'âge d'entrée dans la sexualité atteint, les filles doivent se dépiler pour que leur corps soit conforme à la norme de séduction et à la sexualité hétérosexuelle. »⁶⁴

Les injonctions à l'épilation constituent un puissant outil de contrôle du corps féminin, d'autant plus qu'elles sont intériorisées. Les femmes organisent

* Voir p. 103 « Elle l'a bien cherché », ou comment la culture du viol excuse les agresseurs.



alors « leur vie mais aussi leurs postures physiques autour de la dépilation, ne pouvant montrer leurs poils ni publiquement ni dans leur vie intime. C'est là toute la force de l'intériorisation, par laquelle les systèmes de domination, pour se perpétuer, peuvent produire un autocontrôle du corps. »⁶⁵

Les insultes sexistes subies par les femmes s'ajoutent à des agressions verbales racistes « lorsque la pilosité ne paraît pas conforme à la norme blanche de la pilosité. Les injonctions par les pairs à la dépilation participent donc à l'intériorisation de ce à quoi doit ressembler un corps de jeune fille dans une société où la norme hétérosexuelle et le racisme sont imbriqués. »⁶⁶ Les femmes poilues sont d'ailleurs souvent associées à l'étranger : « les Françaises sont poilues pour les Américains, ce sont les Portugaises pour les Français, les Allemandes pour les Britanniques et ainsi de suite. »⁶⁷ Aujourd'hui encore, dans l'imaginaire collectif, « la pilosité féminine, en particulier quand elle est abondante, est signe de **saleté**, de **folie**, de **bestialité**, de **radicalité politique**, de **homo-sexualité**. Les femmes poilues sont **menaçantes**. »⁶⁸

Pour offrir une autre vision des femmes qui (osent) choisir de ne pas s'épiler, cinq étudiantes belges ont lancé la campagne « Le sens du poil » pour questionner les normes entourant le corps de femmes. À travers des portraits photo accompagnés de témoignages publiés sur Instagram et une web-série documentaire sur la pilosité féminine, elles encouragent chacune à disposer librement de son corps et de ses poils, afin que la dépilation puisse être un véritable choix et non une contrainte.



Pour aller plus loin :

- Découvrez le compte Instagram **Le sens du poil** et la web série (disponible en 2020) sur www.le-sens-du-poil.com
- Le site du collectif **Liberté, Pilosité, Sororité** <https://collectiflps.net/> et sa page Facebook **Paye ton poil**.
- Le site du collectif **Gras Politique** : <https://graspolitique.wordpress.com/>
- Dans le livre **Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine**, sorti en 2012 aux éditions Zone, Mona Chollet décortique la presse féminine, les discours publicitaires, les blogs, les séries télévisées, les témoignages de mannequins et les enquêtes sociologiques pour montrer comment les industries du « complexe mode-beauté » travaillent à maintenir, sur un mode insidieux et séduisant, la logique sexiste au cœur de la sphère culturelle.
- Le podcast **Quoi de meuf** décortique les oppressions qui pèsent sur les femmes en abordant des sujets variés comme la ménopause, l'injonction à avoir un beau corps pour aller sur la plage et bien d'autres sujets. Disponible sur la plateforme **Nouvelles Écoutes** : www.nouvellesecoutes.fr
- Le blog **DesLiberations** de Laura Doniri qui mélange activisme et sociologie <https://desliberations.wordpress.com/> et sa chaîne Youtube **DesLiberations**.



Derrière les compliments du collègue, le sexisme bienveillant

« Traitez quelqu'un comme un objet,
et il ou elle va se comporter comme tel »

Conseil supérieur de l'égalité professionnelle
entre les femmes et les hommes⁶⁹

Déshabillage par le regard, remarques appuyées sur la tenue, la coiffure ou le maquillage, plaisanteries sur le caractère irrésistible d'une telle : s'ils peuvent paraître anodins voire flatteurs, ces compliments sur l'apparence physique constituent une forme de **sexisme ordinaire**. En dehors d'un cadre favorable à un jeu réciproque de séduction (comme le serait un rendez-vous amoureux), ils renvoient la femme aux normes qui pèsent sur son corps dans une situation, souvent professionnelle ou publique, qui ne s'y prête pas.

Certains hommes, voire certaines femmes, ne comprennent pas **en quoi un compliment peut être problématique** dans le cadre du travail. Pourtant, de nombreuses études⁷⁰ démontrent l'ambivalence de ces compliments qui « véhiculent trop souvent un rapport essentiellement inégalitaire » et qui pèsent négativement sur certains individus. Ils entraînent une perturbation de l'image corporelle, une insatisfaction des femmes vis-à-vis de leur corps ou le développement de troubles alimentaires et psychologiques.⁷¹ Les femmes dont on commente régulièrement le physique ou la tenue auront tendance à se faire plus



Les compliments sur le physique au travail sont-ils problématiques ?

Oui, s'ils répondent à une ou plusieurs de ces conditions :

- « une sexualisation des rapports professionnels sur un mode unilatéral, sans réciprocité de la partenaire ;
- un rejet et un malaise de la partenaire qui ne veut pas de cette instrumentalisation ;
- enfin l'obligation où elle se trouve de ne pas réagir, compte tenu de la très grande tolérance sociale à cet égard et même parfois une assignation à rire contre son gré »⁷².

discrètes⁷³. Elles parlent moins et prennent moins de place, ce qui peut impacter leur carrière et renforcer les inégalités dans l'environnement de travail.

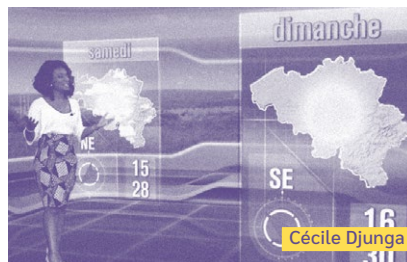
Les commentaires à l'égard du physique (positifs ou non) sont à éviter puisqu'ils peuvent réduire la confiance en soi et la capacité des femmes à s'affirmer dans leur travail. Ils renforcent surtout « l'idée que la valeur inhérente des femmes est liée à leur beauté physique alors que les hommes sont moins susceptibles d'être confrontés à des remarques sur leur physique »⁷⁴.

Ces comportements en apparence bienveillants et anodins participent au maintien des femmes dans un rôle de subordination à l'homme. Ils les réduisent au statut d'objet fragile ou décoratif : c'est ce qu'on appelle **le sexisme bienveillant**.



L'apparence des femmes scrutée dans les médias

Dans les médias aussi, les femmes essient beaucoup plus de remarques sur leur physique que leurs collègues masculins. Un présentateur télé australien le dénonçait encore récemment. Celui-ci a porté le même costume pendant un an sans que personne ne le remarque alors que sa collègue est fréquemment attaquée sur sa tenue et ses cheveux : « "Moi, je suis jugé sur la qualité de mes interviews, sur mon épouvantable sens de l'humour, en gros, sur la façon dont je fais mon travail", a réagi le présentateur, cité par le site d'information australien. "Alors que les femmes sont davantage jugées sur ce qu'elles portent et sur la façon dont elles sont coiffées", s'est désolé le journaliste. »⁷⁵ En Belgique, en septembre 2018, la présentatrice météo Cécile Djunga avait dénoncé sur sa page les commentaires racistes qu'elle recevait régulièrement du fait de sa simple présence à l'écran : « Les personnes qui sont racistes et qui allument leur TV et voient une personne noire, cela les dérange. Surtout sur une chaîne publique. Ils ont l'impression d'être piégés. Donc c'est sûr que cela les rend plus virulents et que **je suis une proie facile parce que je suis exposée**, parce que je suis en télé. »⁷⁶



Dans les médias, seuls les hommes ont le droit de vieillir

On retrouve les mêmes normes dans les médias que dans la société : les femmes représentées sont majoritairement minces, jeunes et blanches et les femmes qui ne correspondent pas à cette norme sont absentes ou moquées. Selon le dernier baromètre de l'AJP, « plus les femmes vieillissent, moins elles sont présentes dans l'information »⁷⁷.

En juin 2019, cinq présentatrices de télévision ont attaqué la chaîne locale New-York 1 pour dénoncer la discrimination contre les femmes plus âgées à la télévision : leur présence à l'antenne aurait été substantiellement réduite et des missions de reportage à haute visibilité leur ont été retirées au profit de femmes plus jeunes et d'hommes moins expérimentés.⁷⁸

« La façon dont le processus de vieillissement des hommes et des femmes est considéré suit une double voie dans de multiples dimensions de la vie, du lieu de travail aux relations sexuelles : une femme n'a pas le droit de vieillir si elle veut encore être considérée comme "féminine".

Cela vient de la superposition, selon Sontag, de l'idée de féminité avec celles d'incompétence, de passivité et avec l'injonction de plaire aux autres, qui sont des caractéristiques que le vieillissement n'augmente pas. » Juliette Rennes⁷⁹



Le Male Gaze : des hommes entiers et des femmes en morceaux

« Alors que les hommes agissent, les femmes apparaissent. Les hommes regardent les femmes. Les femmes se regardent être observées. Cela ne détermine pas seulement les relations entre les hommes et les femmes mais aussi la relation des femmes envers elles-mêmes. Celui qui valide la femme est l'homme. Elle se transforme en objet – et plus exactement en un objet que l'on regarde : une vision. » John Berger⁸⁰

Les femmes qui ne rentrent pas dans les normes de féminité sont très peu représentées dans les médias. Celles qui répondent à ces normes sont souvent sexualisées, c'est-à-dire filmées en mettant en avant leur corps plutôt que leur parole. Cette sexualisation est notamment observable grâce au concept du *Male Gaze*, qu'on peut traduire par « regard masculin ». Il renvoie à la façon dont les récits et les images sont structurés pour satisfaire les hommes hétérosexuels. Cette notion a été théorisée par la chercheuse britannique Laura Mulvey qui décrit le cinéma grand public « comme un dispositif principalement voué au plaisir visuel masculin et à l'objectivation sexuelle de la femme. La reconstitution des situations de séduction dans la fiction permet au spectateur de jouir de leur spectacle, reproduisant le schéma voyeuriste.



Les gros plans sur les jambes ou le visage [des femmes], ou les mouvements de caméra remontant le long de la silhouette imitent la pulsion scopique [le plaisir de posséder l'autre par le regard] et morcellent le corps féminin.

Les jeux de regard des personnages comme les choix de cadrage, vision implicite de l'auteur, démultiplient et légitiment l'exhibition de la femme comme objet érotique. Ces observations peuvent être étendues à la plupart des productions de la culture populaire, comme la publicité, les arts graphiques ou les jeux vidéo ⁸¹.

Le *male gaze* appuie le schéma patriarcal où la femme passive est objet de regard et où l'homme actif est un être pensant et agissant. Le désir masculin tout-puissant ne laisse dans cette configuration pas de place au désir féminin. Le corps de la femme est là pour plaire au regard masculin et non pour mettre en scène le plaisir que peut ressentir la femme. Le *male gaze* est implicite mais omniprésent dans les médias, si bien que les femmes ont intégré cette considération perpétuelle de leur corps : il est observé et jugé. **« Les femmes ont l'habitude de se voir à travers les yeux d'un homme, réel ou non, parce que le spectateur idéal est toujours, implicitement, masculin »**⁸². Le sentiment d'être regardées est intégré par les femmes, même quand elles ne sont pas en présence d'hommes. Cela a un impact négatif sur leur confiance en soi et leurs capacités intellectuelles⁸³.

Une étude de l'ULB montre que, quand on voit des hommes en photo, on a tendance à les percevoir comme des personnes, tandis que lorsqu'il s'agit de femmes elles sont perçues comme des objets inanimés.⁸⁴ L'explication viendrait de la façon dont **les corps**



des femmes sont régulièrement morcelés et découpés dans les médias pour montrer des parties comme les seins, les fesses, les lèvres plutôt que le visage ou le corps en entier. L'objectification des femmes a un impact sur la façon dont on les perçoit : « on s'attend également à ce que ces personnes objectivées ressentent moins de douleur et on aurait donc moins de scrupules à leur en infliger. »⁸⁵. On aura alors tendance à avoir moins d'empathie pour elles. Dès lors le ou la spectateur-riche s'identifiera plus facilement au personnage masculin quand il est représenté entièrement, qu'au personnage féminin quand son corps est fractionné.



Affiche du film
American Virgins, 2009



Affiche du film
Dirty Papy, 2016





En finir avec la femme décorative

La façon de filmer et décrire les femmes a un impact sur le crédit qu'on leur octroie ou pas. Sont-elles là pour « faire joli » ou parce qu'elles ont des choses à dire ? À la suite d'un travail de réflexion sur la représentation des femmes, Aurélia End et Pauline Talagrand, journalistes à l'AFP, ont diffusé quelques bonnes recommandations pour « en finir avec la femme décorative » :

« **Plus question de réserver aux femmes les descriptions physiques, notamment des tenues vestimentaires.** Les rédactions sont aussi appelées à veiller



à ce que les éventuelles mentions de la situation familiale ne concernent pas seulement les femmes et apportent « une vraie information ». Photographes et journalistes vidéo devront de surcroît s'employer à enrichir les archives en vue d'illustrer des sujets – souvent transversaux – liés aux femmes. « Et pourquoi, à la sortie du conseil des ministres, ne pas photographier davantage les hommes en pied, comme c'est le cas pour leurs collègues femmes ? »⁸⁶



Pour aller plus loin :

- La bédéaste Emma a réalisé en 2016 une bande dessinée qui vulgarise ce qu'est le *male gaze* et ses conséquences sur les femmes : <https://emmaclit.com>
- Noémie Renard, autrice du blog **Sexisme et Sciences humaines – Féminisme**, a réalisé un dossier très complet sur l'objectification des femmes : <https://antisexisme.net>
- La journaliste Camille Wernaers dénonce dans son article ***Once upon a time in Hollywood : Tarantino ou le triomphe du mâle alpha*** (2019) le *male gaze* et l'utilisation du féminicide comme ressort comique dans le cinéma. Disponible sur <https://www.rtbf.be/info>



Le sport : fabrique de femmes gracieuses et d'hommes forts

Le sport n'échappe pas à la ségrégation par le genre. Dans la majorité des sports, les hommes et les femmes sont séparés. La société considère certaines activités convenables pour les femmes mais pas pour les hommes... et inversement). Historiquement, le sport a été un outil de promotion de l'hégémonie masculine. Il a d'abord exclu les femmes puis a « cantonné ces dernières dès le 19^e siècle dans des activités "hygiéniques" d'entretien à l'intensité strictement contrôlée et modérée. »⁸⁷

La sociologue Catherine Louveau montre que les femmes qui ont commencé à s'adonner au sport faisaient partie des classes socio-économiques supérieures et que seules les activités ne nuisant pas à « la grâce féminine » étaient tolérées. Les ouvrières aux longues journées de travail (10 heures en moyenne) et aux bas salaires n'avaient ni le temps ni l'argent.⁸⁸ Au début du 20^e siècle, la pratique du sport est marginale chez les femmes. Mais faire du sport est encouragé pour préparer leur corps à la maternité (sous l'influence des politiques natalistes et familiales de l'après-guerre 14-18) et surtout pour



rester belles et gracieuses. Il contribue donc à véhiculer les normes sociales dominantes de la masculinité et de la féminité en valorisant des femmes « plus féminines » et des hommes « plus masculins ». Les sports dits « masculins » développeront plutôt la musculature, la rapidité, et l'esprit de compétition. Les sports dits « féminins » encourageront la grâce, le sens de l'esthétique, la souplesse.

Cent ans plus tard, le sport est toujours vu comme un moyen de transformer les corps des femmes pour qu'ils collent aux normes de beauté féminine (c'est-à-dire avoir un corps mince et ferme). **Les dames qui font de l'effort sont également priées de rester élégantes**, comme l'illustrent ces différents articles de magazines et blogs féminins :

*« Rentrée : la tenue parfaite pour reprendre le sport
La rentrée scolaire est maintenant derrière nous,
il est temps de penser à reprendre le chemin vers
la salle de sport pour brûler les quelques kilos pris
pendant l'été. Au lieu de vous habiller avec de vieux
vêtements trouvés dans le fond de votre armoire,
profitez-en pour vous offrir une jolie tenue de sport
pour vous motiver. » Femmes d'Aujourd'hui⁸⁹*

*« Rester belle, même en plein effort : Savoir adapter
son maquillage pour faire du sport » Moving Tahiti⁹⁰*



Comment rester belle quand on fait du sport !

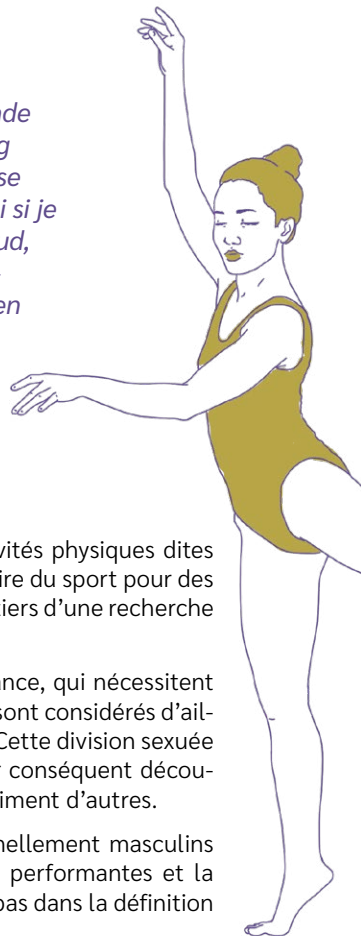
« Optez pour un leggings qui permettra une grande souplesse dans vos mouvements et un haut long si vous avez honte de vos fesses tombantes qui se raffermiront au fur et à mesure de vos efforts (si si je vous assure !). [...] Quand il fera un peu plus chaud, nous nous permettrons les mini shorts qui montreront nos gambettes (parfaitement épilées bien sûr !). » Un amour de mode⁹¹

Des sports « d'hommes » et des sports « de femmes »

Alors que les femmes sont surreprésentées dans les activités physiques dites « d'entretien », et qu'elles semblent être encouragées à faire du sport pour des raisons d'ordre hygiénique, les hommes parlent plus volontiers d'une recherche de compétition⁹².

Les sports qui mettent en avant la compétition, la puissance, qui nécessitent de piloter des engins lourds ou de s'orienter dans l'espace sont considérés d'ailleurs comme masculins et souvent réservés aux hommes. Cette division sexuée des sports dès l'enfance encourage les hommes à (et par conséquent décourage les femmes de) développer certaines facultés au détriment d'autres.

Aujourd'hui des femmes investissent les sports traditionnellement masculins ou de haut niveau. Elles jonglent entre leur désir d'être performantes et la pression sociale de rester féminine. Celles qui ne rentrent pas dans la définition



étroite de la féminité sont la cible de moqueries ou des commentaires désobligeants. Il leur est sans cesse rappelé d'avant tout rester belles et désirables. Des dizaines d'articles sur internet expliquent aux femmes « trop sportives » comment « camoufler leurs épaules trop larges » et rester féminines malgré leur pratique sportive. **Les sportives professionnelles ont intérêt à rester suffisamment sexy pour attirer les sponsors.** Certaines jouent stratégiquement le jeu et « exploitent » leur *sex appeal*. Cela leur permet de réduire l'écart salarial d'avec leurs homologues masculins au risque de valoriser leur plastique au détriment de leurs performances sportives et *in fine* d'entretenir les stéréotypes dont elles souffrent pourtant.

De l'argent public pour financer les sports des hommes



Les activités sportives pratiquées par les femmes sont moins soutenues par l'argent public. Les hommes bénéficient d'infrastructures sportives payées par la collectivité et celles-ci occupent l'espace public (stades de foot, terrains de basket, skate parcs). Dès lors, « une ville qui décide d'allouer la majeure partie de son budget à la construction d'infrastructures de foot – sport pratiqué presque exclusivement par des garçons – passe à côté d'une budgétisation sensible au genre et discrimine les femmes. »⁹³

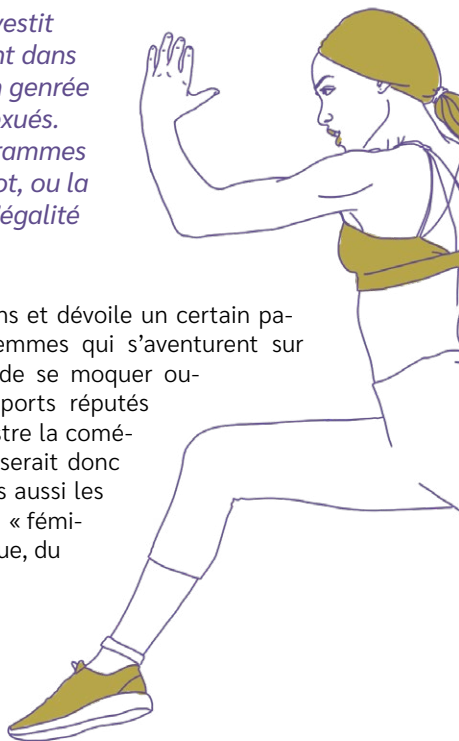
Ces infrastructures sont bien sûr publiques et donc libres d'accès. Mais on constate qu'elles ne sont pas fréquentées de manière égale par les hommes et par les femmes. Ces espaces publics favorisent des pratiques sportives socialement associées au genre masculin. Pour contrer ce phénomène, des économistes féministes ont développé l'outil du **gender budgeting** ou



« budget sensible au genre ». Son ambition est de questionner un investissement dans sa capacité à bénéficier tant aux hommes qu'aux femmes. Cet outil n'est bien sûr pas parfait et doit s'accompagner de politiques encourageant une plus grande mixité dans le sport et une ouverture vers des pratiques sportives moins genrées.

« Il ne s'agit pas forcément, lorsqu'on investit dans un terrain de foot, d'investir autant dans une activité de danse, car cette division genrée ne fait que maintenir les stéréotypes sexués. Mais cela peut consister dans des programmes pour encourager les filles à jouer au foot, ou la formation des animateurs sur place à l'égalité hommes-femmes. » Aude Lorriaux⁹⁴

Cette réflexion est aussi valable dans l'autre sens et dévoile un certain paradoxe. Alors qu'on trouve courageuses les femmes qui s'aventurent sur un terrain de football, il est encore fréquent de se moquer ouvertement des hommes qui investissent les sports réputés féminins tels la nage synchronisée comme l'illustre la comédie *Le Grand Bain* de Gilles Lelouche (2018). Il serait donc urgent de revaloriser les activités sportives, mais aussi les valeurs sportives qui sont considérées comme « féminines » (coopération, entraide, sens de l'esthétique, du rythme...).



À la télé, les sportifs se battent et les sportives participent

Dans les médias, les sportives sont très peu représentées : le dernier baromètre de l'Association des Journalistes Professionnels (2019) compte 94,08 % d'intervenants hommes pour à peine 5,92 % de femmes dans les rubriques liées au sport. Dans les journaux, « les résultats d'équipes sportives féminines semblent souvent relayés en fin d'articles détaillant les résultats d'équipes masculines, ou en brèves, mentionnant rarement des joueuses. »⁹⁵ Or, comme le pointe une analyse des Femmes Prévoyantes Socialistes, « plus un sport est médiatisé, plus il attire les pratiquant-e-s et les sponsors. Mais au-delà de la discipline, la médiatisation d'un sportif permet de faire de lui un héros, un modèle. La réussite d'une sportive peut susciter des vocations. »⁹⁶

Au-delà de la faible proportion de sportives médiatisées, la manière dont on parle des sportifs et sportives a une grande importance. Des chercheur-euse-s de l'université de Cambridge ont analysé en 2016 les mots utilisés par les journalistes sportifs dans la presse écrite ou en ligne. Il en ressort que **le sport « masculin » est la norme par défaut** : on parle de football tout court pour le football masculin, mais de « football féminin » quand il est pratiqué par des femmes. Ensuite, les mots utilisés pour décrire les sportives ne sont pas les mêmes que pour les hommes : « âgée », « enceinte », « mariée » ou « non-mariée »



reviennent régulièrement pour les femmes, alors que les mots les plus utilisés pour décrire les sportifs sont des adjectifs comme « rapide », « fort », « grand », « génial ». Pour décrire les performances, on voit que les mots « hommes » sont associés à des verbes comme « se battre », « gagner », « dominer », tandis que les femmes sont reliées aux verbes comme « participer ».

Enfin, **les sportives sont plus souvent infantilisées** : le terme « fille » est deux fois plus souvent utilisé pour parler des femmes que le terme « garçon » pour les hommes. Les médias se concentrent plus sur l'apparence des femmes, leur tenue, leur situation personnelle que sur leur performance athlétique.⁹⁷

La coupe du monde féminine de football 2019, un tournant majeur ?

On observe pourtant aujourd'hui une mise en évidence plus forte du sport féminin, notamment du football. En Belgique, les résultats des « Belgian Cats », des « Red Panthers » ou des « Red Flames » (équipes féminines de basket, hockey sur gazon et football) ont poussé les journaux sportifs à leur offrir de l'attention. Surfant sur la vague, la Fédération belge de football lançait récemment une campagne pour « attirer un maximum de filles » vers cette discipline.⁹⁸



Megan Rapinoe,
championne du monde de football



La récente coupe du monde féminine de football semble marquer un tournant : jamais un événement sportif féminin n'a reçu une telle couverture médiatique et provoqué un tel engouement public. « Pour le dernier match de la Coupe du Monde Féminine de la FIFA, France 2019™, les diffuseurs du monde entier ont enregistré des chiffres record, apportant par là même la preuve – si besoin était – que la compétition marquera un tournant dans l'histoire du football féminin et qu'elle a été suivie et célébrée comme jamais auparavant. »⁹⁹ Ce succès n'a pas empêché les dérapages sexistes de se produire, que ce soit de la part des journalistes eux-mêmes (comme ce reportage bourré de clichés, diffusé au JT de TF1*) ou de personnalités publiques (Alain Finkielkraut précisant que ce n'est pas comme ça qu'il a « envie de voir les femmes »**). De manière générale, **c'est plus du phénomène médiatique que l'on a parlé que des performances et résultats.**

Quoi qu'il en soit, l'évolution est positive grâce à une volonté de la part des rédactions de représenter les sportives et sportifs de manière plus égalitaire dans les médias. Plus cyniquement, on peut évoquer le fait que les médias sportifs s'étaient longtemps coupés d'une moitié d'audience en ne s'adressant qu'aux hommes. Ils tentent aujourd'hui de rectifier le tir. Au-delà des ambitions d'un idéal à atteindre et de clichés à déjouer apparaissent en filigrane de juteuses opportunités économiques. En sortant de l'ombre, le football féminin entre dans l'économie de marché, où les droits téléés et les sponsors donnent le ton.

* *La Libre* (M.R.), « Du tricot sur la pelouse » : un reportage de TF1 sur la Coupe du monde féminine suscite un tollé (VIDÉO), 18 juin 2019, <https://www.lalibre.be/culture/medias-tele/du-tricot-sur-la-pelouse-un-reportage-de-tf1-sur-la-coupe-du-monde-feminine-suscite-un-tolle-video-5d090120d8ad580bf0659dac>

** *Le Soir*, Finkielkraut sur le Mondial de football féminin : « Ce n'est pas comme ça que j'ai envie de voir les femmes » (vidéo), 6 juin 2019, <https://plus.lesoir.be/229203/article/2019-06-06/finkielkraut-sur-le-mondial-de-football-feminin-ce-nest-pas-comme-ca-que-jai>





*C'est Moi
le BOSS*

**LE PATRIARCAT,
TERREAU DE VIOLENCES
ENTRE HOMMES
ET CONTRE LES FEMMES**

La façon dont l'identité masculine se construit va de pair avec la violence : on tolèrera plus facilement les colères et les comportements violents chez les garçons que chez les filles (« ce sont des garçons, ils doivent se défouler, etc. »). Dès l'enfance, les petits garçons sont encouragés à ne pas montrer leurs émotions (« un garçon, ça ne pleure pas ») et à prendre de la place. Dans la cour de récréation déjà s'exprime une inégale répartition de l'espace : les garçons, du fait des jeux qu'on les encourage à pratiquer, occupent le centre de la cour de récré tandis que les filles se voient reléguées à la périphérie.

« *Garçons et filles n'occupent pas de la même manière l'espace d'une cour de récréation. En primaire, les premiers colonisent le centre (là où, généralement, le terrain de football est tracé au sol), les secondes, les garçons non-footballeurs et tous les enfants jugés "non conformes" (en surpoids, etc.) se contentent des côtés. Selon Édith Maruéjols, géographe experte des questions d'égalité dans l'espace urbain, "10 % des élèves occupent 90 % de la cour..." Or, cette **occupation inégalitaire de l'espace** – les garçons "s'étalent", les filles se contentent des coins et prennent l'habitude de ne pas gêner – se retrouve ensuite dans la rue, le métro, etc.* » Anne Lamy¹⁰⁰





Comme l'ont relevé de nombreux·se·s féministes et sociologues, les normes actuelles de masculinité engendrent de la souffrance aussi bien chez les hommes que chez les femmes. En Belgique, les hommes se suicident trois fois plus que les femmes (elles sont cependant plus nombreuses à faire des tentatives de suicide). Cette disparité sociologique pourrait trouver son explication dans « les codes de la masculinité qui induisent très souvent les hommes à ne pas demander d'aide et à vouloir régler leurs problèmes seuls. »¹⁰¹

On remarque également que les hommes représentent 95 à 96 % de la population carcérale belge. La criminologue An Nuytiens (VUB) explique en partie ces chiffres par la façon dont les hommes sont éduqués : « Le crime est davantage associé à la masculinité, tandis que les filles sont encouragées à prendre soin d'elles et à éviter la violence lorsqu'un problème doit être résolu. C'est pourquoi, par exemple, un fils sera puni moins rapidement et moins sévèrement s'il a eu recours à la violence à l'école que sa sœur. Les filles n'ont pas le droit de taper sur les camarades. La plupart des parents trouvent que ça ne se fait pas. »¹⁰²

De même, les hommes sont les principaux responsables des accidents de la route les plus graves et les auteurs de la quasi-totalité des violences sexuelles. Ces faits sont importants à rappeler quand on aborde les questions de violence genrée. Si les hommes peuvent être victimes de violence féminine, **« les études existantes sur la violence montrent avec force que la violence est un fait social majoritairement masculin. »**¹⁰³



Violences conjugales : une volonté de contrôler et dominer les femmes

Pourtant, la responsabilité des hommes dans les violences faites aux femmes est fréquemment minimisée et rarement associée à une problématique générale. Quand les violences conjugales sont évoquées, il n'est pas rare d'entendre qu'il y a aussi des hommes battus.

« Comme si dénoncer les violences faites aux femmes revenait à nier les violences qui touchent les hommes. Comme si les violences faites aux femmes et celles à l'égard des hommes avaient les mêmes origines, fréquences, formes, conséquences. » Irène Zeilinger¹⁰⁴



Dans la grande majorité des cas, les auteurs des violences entre (ex-)partenaires sont des hommes et les victimes, des femmes.¹⁰⁵ Les femmes subissent des formes de violence plus graves et plus fréquentes. **La violence dans les relations intimes recouvre « un ensemble de comportements, d'actes, d'attitudes, de l'un des partenaires ou ex-partenaires, qui visent à contrôler et dominer l'autre »¹⁰⁶**. Le terme de « femme battue » est d'ailleurs loin de rendre compte de ces différentes formes de violence, notamment psychologiques. La violence verbale est de loin la plus fréquente, suivie par les intimidations, et ensuite les coups ou gifles. Les violences sexuelles touchent surtout



les femmes, et ce sont également elles qui sont le plus enfermées ou mises à la porte.¹⁰⁷

Plusieurs enquêtes statistiques mettent sur un pied d'égalité les violences conjugales faites aux femmes et celles faites aux hommes. Ces enquêtes ne mesurent pas « **l'emprise et la volonté de contrôle d'un partenaire (masculin) sur l'autre (féminin).** »¹⁰⁸ Elles ne font pas non plus de différences dans le degré de gravité des violences. Par exemple, une étude sur les violences psychologiques au sein du couple montrait un taux de violence égal entre femmes et hommes. Dans cette étude, « le fait de communiquer son mécontentement ou sa souffrance, des comportements plus souvent présents chez les femmes, est considéré comme une forme d'abus émotionnel. »¹⁰⁹ Peut-on vraiment comparer ce comportement à d'autres formes de violences psychologiques comme les insultes ou les menaces ?

Dans la brochure « Oui, mais les hommes aussi », la sociologue Irène Zeilinger montre comment de tels biais méthodologiques rendent invisible le caractère genré de ces violences :

En 2017, en Belgique, « la secrétaire d'État pour l'égalité Elke Sleurs lance une campagne de sensibilisation aux violences sexuelles, avec un des messages clés : "Chaque jour, 100 hommes, femmes et enfants sont violés." L'ordre des victimes de viol insinue que les hommes seraient le groupe le plus à risque. »¹¹⁰

* RTBF info, *La campagne #100parjour, contre le viol, lancée à l'occasion de la Saint-Valentin*, 8 février 2017, https://www.rtb.be/info/belgique/detail_elke-sleurs-lance-la-campagne-100parjour-contre-le-viol-a-l-occasion-de-la-st-valentin?id=9524812



La violence sexuelle n'est JAMAIS la faute de la victime.

Campagne #100parjour,

RTBF

La « neutralité de genre » de ces enquêtes relativise les violences subies par les femmes en effaçant le contexte de domination. Concrètement, cela empêche le développement d'actions ciblées pour mieux lutter contre ces violences :

« En Norvège, une loi de 2010 sur les maisons d'accueil pour victimes de violence conjugale est formulée en termes neutres par rapport au genre, ce qui a comme conséquence que 22 des 51 maisons d'accueil sont désormais réservées aux hommes... dont, en 2012, 10 ne sont apparemment pas utilisées par manque de demande. » Irène Zeilinger¹¹¹



« Je l'ai quitté, il m'a tuée » : le féminicide

« Alors on individualise. On évite l'éléphant dans la pièce (tiens merde c'étaient tous des hommes) pour se concentrer sur l'accessoire, le steak était trop cuit, elle avait une jupe trop courte. On tente de rendre les pseudo-raisons de frapper ou de tuer ridicules afin de montrer combien il devait être déséquilibré. Parce que ça permet ainsi de ne pas s'intéresser aux causes profondes de la violence masculine et d'en faire un problème systémique. Enfin merde. Si les hommes sont responsables de l'immense majorité des crimes et délits, victimes et auteurs principaux des homicides, responsables des accidents de la route les plus graves, responsables de la quasi-majorité des violences sexuelles, est-ce que non ça n'a rien à voir avec le fait que cela soit des hommes et la construction masculine ? »

Valérie Rey-Robert¹¹² (autrice du blog *Crêpe Georgette*)

Le féminicide (ou fémicide) est défini comme **l'homicide volontaire d'une femme, au simple motif qu'elle est une femme**. « La plupart des cas de féminicide sont commis par des partenaires ou des ex-partenaires, et sous-entendent des violences continuelles à la maison, des menaces ou des actes d'intimidation, des violences sexuelles ou des situations où les femmes ont moins de pouvoir ou moins de ressources que leur partenaire. »¹¹³



Comment se fait-il que les victimes, qui alertent la police des violences qu'elles subissent, ne reçoivent aucune aide et soient renvoyées chez leur agresseur ? Pourquoi la police doit-elle attendre qu'il y ait un meurtre pour pouvoir agir ? Pourquoi les plaintes déposées sont en majorité classées sans suite, une fois transmises au Parquet ? Pourquoi ce sont des militantes et non des enquêtes et des statistiques officielles qui recensent les crimes commis ? Pour Jalna Hanmer, « ce désintérêt ne reflète pas la rareté des comportements, mais plutôt leur acceptation comme forme de contrôle social. » Jalna Hanmer¹¹⁴

Bien qu'il s'agisse d'une des obligations prévues par la Convention d'Istanbul qu'il a ratifiée en 2016, l'État belge ne tient pas de statistiques des femmes tuées par leur (ex-)conjoint. Face à ce manquement, des associations féministes (comme Stop Féminicide Belgium) tentent de faire le décompte à partir des articles de presse pour alerter sur l'importance du phénomène.

Sous la pression de ces associations, les médias font de plus en plus l'usage du terme « féminicide » et participent ainsi à une prise de conscience des spécificités de ces violences souvent réduites à des faits d'ordre privé et détachées d'un problème global. « Par contre, trop de professionnel-le-s de la justice n'ont toujours pas intégré que les "violences entre partenaires" ne sont pas de simples "conflits" qui auraient mal tourné. »¹¹⁵ Au niveau politique, l'absence de prise de conscience se manifeste par la **faiblesse des moyens alloués à la lutte contre ce phénomène**.

Les féministes qui dénoncent les féminicides remarquent que ces crimes sont régulièrement commis par des ex-conjoints qui ne supportent pas d'avoir été



quittés. Les récurrences dans les motivations de ces meurtres dévoilent **une certaine idée du couple hétérosexuel où la « possession » et la domination de sa femme seraient garantes de sa virilité pour l'homme**. Une femme qui déciderait de prendre plus de liberté ou de quitter son compagnon la remettrait en cause. Pour ces hommes, il serait alors plus acceptable de voir son (ex-) femme morte plutôt que libre.



Pour aller plus loin :

- La brochure *Oui, mais les hommes aussi* écrite par Irène Zeilinger cherche à comprendre les ressorts et les conséquences du discours de la neutralité de genre dans la lutte contre les violences. Disponible sur <https://www.corps-ecrits.be/oui-mais-les-hommes-aussi/>
- Le site www.ecouteviolencesconjugales.be ainsi que le numéro vert 0800 30 0 30 gratuit, anonyme et disponible 24 h sur 24 propose une écoute bienveillante permettant de mettre des mots sur une situation de violence.
- Le magazine *axelle* a réalisé un dossier sur les enfants exposé-e-s aux violences conjugales : <https://www.axelle-mag.be/enfants-face-aux-violences-conjugales/>



Continuum des violences : de la blague au meurtre

Dès 1977, la sociologue Jalna Hanmer établit un **lien entre les différentes formes de violences que subissent les femmes et le contrôle social** qui s'exerce sur elles. Elle montre comment le recours des hommes à la violence ou à la menace permet d'exclure les femmes de certains domaines, de restreindre leur champ d'action ou de les obliger à un certain comportement. Cette violence prend des formes très variables, de la plaisanterie avec sous-entendus sexuels aux coups et blessures graves, en passant par la violence institutionnelle, le viol et l'agression sexuelle. En utilisant le mot « **continuum de la violence** », Jalna Hanmer met surtout en avant qu'une même logique sous-tend ces violences : contrôler les femmes et les garder dans une position subordonnée aux hommes. La sociologue féministe Liz Kelly insiste, dès la fin des années 80, sur l'importance d'utiliser ce concept afin de comprendre les multiples facettes de la violence.

« Le continuum des violences n'est pas une graduation des violences selon leur gravité, comme il est parfois mal compris, mais révèle deux aspects cruciaux des violences faites aux femmes. D'un côté, les violences traversent tous les aspects de vie, tous les lieux, rôles et âges des femmes. [...] De l'autre côté, le concept du continuum tient compte du très large éventail de comportements violents auxquels les femmes peuvent être confrontées. » Irène Zeilinger¹¹⁶



Ainsi, les sifflements que subissent les femmes dans la rue, même s'ils sont présentés (par leurs auteurs) comme des compliments, sont là avant tout pour rappeler aux femmes que leur présence dans l'espace public est soumise au pouvoir masculin. Complimenter la tenue d'une collègue pourrait avoir pour effet de lui rappeler qu'elle a intérêt à se conformer à certaines normes de beauté. Les sarcasmes sur le viol du type « elle l'a bien cherché » rappellent aux femmes le comportement qui est attendu d'elles (ne pas sortir sans être accompagnée d'un homme, ne pas s'habiller de façon « provocante », etc.). « La plaisanterie, avec ses sous-entendus, représente la forme de pression la plus subtile et se situe à l'un des extrêmes du continuum de la violence. »¹¹⁷

« En somme, les violences envers les femmes dans l'espace public les enferment dans un stéréotype féminin, les relèguent à l'espace privé et les mettent sous injonction de chercher la protection d'un homme. Ces violences participent donc au maintien des inégalités de genre en général et à une institution du couple hétérosexuel comme espace hiérarchisé. » Irène Zeilinger¹¹⁸



Pour aller plus loin :

- L'asbl **Garance** propose des formations à l'auto-défense (verbale et physique) pour les femmes : <http://www.garance.be>
- Le tumblr **Paye ta schnek** recense les témoignages de harcèlement sexiste dans l'espace public : <https://payetashnek.tumblr.com>
- Le tumblr **Projet crocodiles** raconte en dessin des témoignages de harcèlement de rue.



Face aux violences, les femmes sont-elles autorisées à se défendre ?

Encore aujourd'hui, **la féminité est associée à la fragilité et on apprend rarement aux filles à se battre et à se défendre.** Le recours à la violence reste tabou et celles qui osent se défendre sont présentées comme des hystériques ou des folles. Comme l'explique la philosophe Elsa Dorlin « être interpellée comme un corps violentable fait partie de la définition sociale de la féminité, et cette définition doit être maintenue coûte que coûte. Si les femmes sont violentables, alors elles ne doivent pas pouvoir se défendre et doivent être éduquées dans l'ignorance de leur capacité propre à se défendre. Il faut donc les protéger, protéger leur virginité, leur honneur, les défendre des hommes stigmatisés comme "dangereux" ; c'est un paternalisme au sens propre du terme. »¹¹⁹

Cette tendance à montrer les femmes comme des victimes passives se retrouve également dans la façon dont on dépeint les violences conjugales dans les affiches de prévention. Alors que celles qui les subissent mettent en place de nombreuses stratégies pour survivre et éviter les coups, elles sont principalement représentées comme passives dans les affiches de sensibilisation. Aujourd'hui, de nombreuses féministes mettent en avant l'importance pour les femmes d'apprendre à se défendre verbalement et physiquement afin de pouvoir s'affirmer et éviter de vivre dans la peur. Plusieurs associations proposent des cours d'auto-défense dans une perspective féministe.



Pour aller plus loin :

- Le livre *Se défendre, une philosophie de la violence* d'Elsa Dorlin est disponible aux éditions Zones : www.editions-zones.fr



Le lieu de travail, un endroit pas toujours safe pour les femmes...



En 2019, une grande enquête européenne a mesuré l'ampleur des violences sexistes ou sexuelles subies par les Européennes sur leur lieu de travail. Résultat ? 60 % des femmes interrogées rapportent avoir déjà été victimes d'au moins une forme de ces violences au cours de leur carrière :

- **Des violences verbales ou visuelles** : sifflements ou gestes grossiers (26 % en ont été victimes à plusieurs reprises) et remarques déplacées sur la silhouette ou la tenue (17 % en ont fait l'objet de manière répétée)
- **Des pressions psychologiques et sexuelles** : 9 % des Européennes ont déjà subi au moins une fois des pressions afin d'obtenir de leur part un acte de nature sexuelle (ex : un rapport sexuel en échange d'une embauche ou d'une promotion...)
- **Des agressions physiques** : 14 % des femmes interrogées ont subi à plusieurs reprises des contacts physiques légers



- **Des agressions sexuelles** : 18 % d'entre elles ont subi une agression sexuelle au moins une fois lors de leur carrière via des attouchements sur une zone génitale ou érogène (ex : main aux fesses). Et une proportion élevée de femmes (11 %) admet avoir déjà eu au cours de leur carrière un rapport sexuel « forcé » ou « non désiré » avec quelqu'un de leur milieu professionnel.¹²⁰

Les auteurs de ces agressions ne sont pas uniquement les collègues de travail ni ceux en position d'autorité. Beaucoup sont le fait de personnes externes à l'entreprise (visiteurs, clients, fournisseurs, passants, inconnus...), ce qui permet d'associer la problématique du harcèlement au travail aux autres formes de harcèlement sexuel (en rue par exemple).

De plus, les travailleuses ne sont pas exposées de la même façon. **Les femmes les plus touchées sont jeunes, urbaines souvent employées dans un environnement de travail masculin ou forcées à porter des tenues montrant leurs formes, leur poitrine ou leurs jambes.**¹²¹

Cette enquête montre aussi que les femmes âgées ou ne disposant pas d'un niveau de vie leur permettant de prendre le risque d'un conflit avec leur hiérarchie sont les moins susceptibles de briser le silence. Seulement 9 à 16 % des victimes, selon les cas, osent en parler à un interlocuteur susceptible de régler le problème en interne (supérieur hiérarchique, syndicaliste). Le consentement dans le milieu du travail doit donc être questionné puisqu'il peut « être extorqué dans un contexte de subordination, d'intimidation ou de manipulation. »¹²²



Le consentement : une zone pas si grise

En 2019, le collectif féministe européen Period. a développé un guide pour lutter contre le harcèlement sexuel. Les autrices proposent un système de drapeaux rouges qui permettent de détecter les premiers signes de harcèlement pour mieux s'en protéger. Elles insistent cependant sur le fait que **le harcèlement sexiste et/ou sexuel est rarement innocent « et naît de la volonté du harceleur de prendre le contrôle de sa cible. »** Des limites bien définies n'empêcheront peut-être pas le harcèlement mais permettront de ne pas tomber dans le piège de la culpabilité et de détecter les situations de harcèlement plus rapidement pour trouver de l'aide.¹²³

Parmi les drapeaux rouges (ces signaux d'alerte qui peuvent être avant-coureurs du harcèlement), le collectif Period. pointe notamment les environnements où « entrent en jeu des rapports de force, une situation de dépendance ou une culture sexiste que personne ne remet en question. »¹²⁴

« Dans un environnement où entrent en jeu des rapports de force, un compliment n'est pas innocent. Demandez-vous si, en vous faisant un compliment, cette personne n'adopte pas un comportement qui ne colle pas avec sa fonction. S'agit-il de votre médecin ? De votre chef ? De votre enseignant ? Si oui, ce n'est pas anodin. Demandez-vous aussi si vous pouvez prendre vos distances ou refuser le compliment sans craindre les conséquences. Si non, c'est un signal d'alerte. » Period.¹²⁵



Les autrices mettent aussi en avant l'importance de réagir si on est témoins de harcèlement (ou de signes précurseurs). Les victimes sont parfois prises dans des relations de pouvoir qui ne leur permettent pas de parler ou de réagir. **Si vous disposez de ce pouvoir, il est important de l'utiliser pour exposer le harceleur, replacer les limites, appuyer la légitimité de la victime...** Les victimes doivent être prises au sérieux et pouvoir contacter des personnes de confiance clairement identifiées au sein de l'entreprise.

« Si nous disons à quelqu'un qui ne se sent pas à l'aise avec une situation de juste "se relaxer", si nous excusons les blagues sexistes de Joe au travail avec un haussement d'épaules en disant qu'"il est comme ça", nous pouvons l'amener à des transgressions plus graves. Nous faisons savoir au harceleur que nous sommes de son côté. Que nous tolérons ce genre de comportement et qu'une personne harcelée ne sera pas aidée, nous laissons les personnes visées seules et vulnérables. » Period.¹²⁶



Pour aller plus loin :

- Le guide *It's not that grey* pour reconnaître le harcèlement sexuel sera disponible en français dès 2020. La version anglaise est déjà disponible sur le site du collectif **Period.** : <https://periodbrussels.eu/guide/>



« Elle l'a bien cherché », ou comment la culture du viol excuse les agresseurs

La **culture du viol** est un ensemble d'idées reçues, de clichés, de représentations qui contribuent à excuser, banaliser, érotiser voire encourager les violences sexuelles et qui conduit à culpabiliser les victimes plutôt que d'interroger la responsabilité de l'agresseur. Noémie Renard, autrice du livre *En finir avec la culture du viol* explique que « l'expression est née dans les années 1970 aux États-Unis [...]. Ce concept permet de souligner que **les violences sexuelles ont une origine culturelle** : autrement dit, elles ne sont pas des aberrations ou des déviances. Elles sont au contraire la conséquence de la façon dont la société est organisée (notamment par des hiérarchies) et de la manière dont la sexualité et les rapports hommes-femmes sont conçus. »¹²⁷



Dans la série *Unbelievable*, Netflix, 2019,
c'est la victime du viol qui subit l'interrogatoire



Ces représentations sont véhiculées par les histoires qu'on raconte dans notre société, et donc par les médias d'information ou de divertissement, via les films, les séries, les publicités, les émissions de télé-réalité, etc. **La culture du viol véhicule des idées fausses.** Par exemple, dans les représentations populaires, on imagine le viol comme l'agression d'une jolie jeune femme dans une ruelle sombre par un inconnu. Pourtant, la majorité des viols ont lieu à domicile et sont commis par un agresseur connu de la victime. De plus, le motif principal d'un viol n'est pas la « pulsion sexuelle » comme le laisse penser les mythes autour du viol, mais bien la volonté de dominer et asservir. Les femmes les plus susceptibles d'être violées sont souvent en situation de vulnérabilité, telles les femmes porteuses de handicap ou les femmes migrantes.

La culture du viol, c'est aussi le fait que le système judiciaire et policier n'est toujours pas adapté pour appréhender les agresseurs et protéger les victimes. Selon une étude de la commission européenne, en Belgique **sur 100 dossiers de viol, seul un violeur a purgé sa peine.**¹²⁸

Dans les médias et dans la culture populaire, on retrouve régulièrement une série d'idées qui pousse à négliger le consentement des partenaires. L'exemple le plus frappant est celui du **baiser volé** propre à de nombreux films romantiques :



« on y retrouve souvent le scénario de la fille distante, n'envoyant pas de signaux d'attirance à un garçon, jusqu'à ce qu'il la plaque soudainement contre un mur pour l'embrasser – sans lui demander son avis. La fille, surprise, se laisse faire et répond ensuite au baiser fougueux, découvrant et dévoilant subitement ses sentiments. »¹²⁹ Ce mythe donne l'impression que quand une femme dit « non », c'est en fait « oui » qu'elle veut dire, et que « l'homme saurait mieux que la femme ce qu'elle désire « vraiment », induisant également l'idée qu'à force d'insister, elle finira par céder. Or, céder n'est pas consentir. Ce scénario récurrent est donc problématique dans la mesure où il considère le consentement comme négociable et rend sexy ce qui, sans artifice, serait considéré comme une agression sexuelle. »¹³⁰



Pour aller plus loin

- La série *Pop Modèles* traite de la stigmatisation des femmes dans les médias. Une des sept capsules vidéo décortique les mythes autour du viol qui sont diffusés dans la culture populaire : <https://popmodeles.be>
- Le livre *En finir avec la culture du viol* de Noémie Renard, édition Les Petits matins, 2018



Les violences faites aux femmes dans les journaux

Les médias généralistes ont longtemps contribué (et contribuent encore) à traiter ces violences comme des cas isolés plutôt que de mettre en avant les causes sociétales qui les sous-tendent. Les chercheuses de l'UCL Sarah Sepulchre et Manon Thomas dénoncent dans une étude réalisée en 2017 le manque de politiques éditoriales sur ce sujet dans les journaux d'information.

Les pages des journaux sont traversées par les violences faites aux femmes. Pourtant, le rapport entre les violences rapportées dans les faits divers et les pages de société n'est jamais établi par les journalistes. **Des concepts comme les stéréotypes ou le patriarcat sont expliqués dans certaines rubriques mais restent abstraits.** Ils ne sont pas mis en lien avec les violences répertoriées dans les faits divers qui apparaissent alors comme des actes arbitraires, de malheureux événements commis par des déséquilibrés.¹³¹ Les remettre en perspective grâce aux concepts développés par ailleurs offrirait au lecteur un regard global et rendrait visible le continuum des violences faites aux femmes*.

Les journalistes mentionnent souvent des informations qui semblent avoir une portée explicative mais qui ne sont pas commentées, même quand elles sont clairement problématiques. « Un client est vexé de n'avoir pas été entendu, un homme déteste les Témoins de Jéhovah, plusieurs auteurs sont ivres, l'un d'eux est déboussolé, un autre se dit humilié depuis des années par sa femme, un autre évoque un différend concernant un héritage, enfin plusieurs meurtriers n'ont pas accepté une rupture. [...] À aucun moment, les journalistes ne précisent que le fait de n'avoir pas été traité comme un client-roi, de ne pas apprécier une

* Voir page 93, *Continuum des violences: de la blague au meurtre*



croissance, d'être saoul ou amoureux n'est pas un motif suffisant pour agresser ou tuer une femme. »¹³² Les « raisons » invoquées dans les articles participent à un processus de psychologisation, c'est-à-dire qu'**ils situent « l'origine des problèmes dans la personnalité de l'auteur** ce qui tend à disculper tant celui ou celle qui procède à une telle interprétation que plus largement le fonctionnement du "système" concerné »¹³³. À l'inverse, dans les articles de société, les responsables de la domination sur les femmes sont parfois présentés de façon très abstraite (« la tradition », « le marché de l'emploi », « le patriarcat »). Si cela permet de montrer des phénomènes de discriminations globaux, cela a également pour effet de diluer les responsabilités en rendant les auteurs insaisissables. « Les journalistes tombent dans le piège du trop particulier (psychologisation) ou du trop abstrait. »¹³⁴

Lors de la sortie de cette étude en 2017, l'Association des Journalistes Professionnels a publié une série de recommandations pour un meilleur traitement médiatique des violences faites aux femmes. La rédaction de la RTBF s'est engagée à les respecter.

Le crime passionnel n'existe pas

L'expression « **crime passionnel** » n'apparaît pas dans les journaux analysés par les deux chercheuses de l'UCL. Cette expression qui désignait un meurtre en mettant en avant l'amour de l'agresseur pour la victime est de moins en moins utilisée. Et heureusement car elle **véhicule l'idée problématique que « l'individu est emporté par une force qui le dépasse et n'est donc plus responsable de ses actes**. Parler de « crime passionnel » conduit aussi à déplacer l'accent du crime vers la passion amoureuse et, de ce fait, à dédouaner au moins en partie le coupable, lui-même victime de ses passions. »¹³⁵



« Pourtant, le réflexe n'est pas très loin quand il s'agit de présenter ces hommes qui tuent après une rupture. "L'amoureux transi tue son ex-copine et ses grands-parents" titre *Le Nord Eclair* le 27 juillet 2017. »¹³⁶ Les journaux ne montrent jamais la mécanique de domination qui se cache derrière les violences faites aux femmes : **« Les journalistes mettent en exergue la douleur de la séparation, mais jamais les éléments de possession, de contrôle et de vengeance. »**¹³⁷



Pour aller plus loin :

- L'étude de Sarah Sepulchre et Manon Thomas *La représentation des violences sexistes et intrafamiliales dans la presse écrite belge francophone* : Disponible sur le site de l'Association des Journalistes Professionnels www.ajp.be
L'Association des Journalistes Professionnels a publié une série de recommandations pour mieux parler des violences faites aux femmes, parmi lesquelles :
- Traiter les questions de violences faites aux femmes non pas comme des « faits divers », mais bien comme un grave problème de notre société
 - En rappelant les chiffres et statistiques disponibles, en donnant la parole à des experts et expertes sur le sujet, notamment en provenance des organisations qui soutiennent les femmes victimes de violences
 - En rappeler les dispositions juridiques, notamment certains articles du code pénal
 - En identifiant les acteurs par leur genre et en nommant les violences machistes pour ce qu'elles sont.
- Être attentif·ve au choix des mots et des images [...]
 - Le vocabulaire utilisé pour parler des questions de violences contre les femmes n'est pas neutre. Certains mots blessent et rendent invisible, minimisent, moquent, banalisent ou encore tronquent la réalité des violences.
 - Une attention particulière doit être accordée à la titraille ainsi qu'au choix des illustrations.



- Éviter la victimisation secondaire
 - Les auteurs de violences n'ont pas à être « excusés » par leurs sentiments (passion, amour, etc.) ni leurs actes minimisés ou traités de manière « romantique ». La victimisation secondaire peut également provenir de la diffusion de contenus dégradants.

La suite de ces 7 recommandations est disponible sur <http://www.ajp.be/telechargements/violencesfemmes/flyer.pdf>

- Le tumblr *Les mots tuent* collecte les articles de presse qui traitent des violences envers les femmes de manière incorrecte, espérant améliorer le traitement journalistique de ce sujet.
- Le dossier « *Dispute* » et « *crime passionnel* » : *comment les médias minimisent les violences envers les femmes* (2017) écrit par la journaliste Camille Wernaers pour le magazine *axelle* : <https://www.axellemag.be/medias-minimisent-violences-femmes/>



C'était pour rire !

« C'était pour rire » est une variante de la fameuse phrase « on ne peut plus rien dire », phrases souvent rétorquées par des personnes en position de domination quand leur est reprochée la dimension sexiste, raciste, homophobe ou blessante de leur remarque.

« Les blagues sur les femmes font l'objet d'une grande popularité : dans les médias, au travail, lors de soirées entre ami·e·s, sur les réseaux sociaux... Pourtant, si l'on analyse son contenu, il est relativement aisé d'observer que ce type d'humour a pour but le dénigrement des femmes et leur assignation dans des stéréotypes qui les dévalorisent. » Sandra Roubin¹³⁸

Selon le philosophe français Henri Bergson, le rire serait « une espèce de brimade sociale »¹³⁹ qui permettrait de « sanctionner quelque chose qui est de l'ordre de la dérive, de l'anormal. »¹⁴⁰. **L'humour serait donc une arme de pouvoir qui permet de réaffirmer la norme en se moquant de ce qui est considéré comme anormal.** Par exemple, on rigolera de quelqu'un qui trébuche pour sanctionner sa chute et rétablir la norme. Analyser de quoi on rit permet donc de faire apparaître en filigrane les normes d'une société : si on entend encore tant de blagues sur les femmes au volant, c'est que la norme reste celle de l'homme au volant et de la femme passagère.



Les blondes, matière à blagues

En reprenant cette théorie, on peut s'interroger sur le nombre de sketches humoristiques et de comédies qui jouent sur les stéréotypes féminins pour faire rire. **Connasse** jouée par Camille Cottin diffusée au sein du *Grand Journal* sur Canal+, **Les Poufs** diffusées dans l'émission *Le grand Cactus* sur la Deux et jouées par Sarah Grosjean et Bénédicte Philippon, ou encore la série de films *La revanche d'une blonde* en sont des exemples. Les femmes y sont dépeintes comme stupides, obnubilées par leur apparence, le shopping et le maquillage, ne prenant pas de risques et n'hésitant pas à user de leur charme pour extorquer de l'argent à des hommes riches. C'est le fait qu'elles ne peuvent se départir de leur « nature » de femme et se conforment aux attitudes stéréotypées que la société leur assigne qui déclenche le rire.

Dans un de leurs sketches, **Les Poufs** racontent avoir tenté l'examen d'entrée des études de médecine. Tout au long du sketch, on s'attend à ce qu'elles ratent l'examen parce que leur « nature de femme » et tous les stéréotypes qui y sont associés ressortent. Par exemple, lorsqu'on leur demande de définir ce qu'est un proton : « C'est n'importe quoi, on ne dit pas un proton, mais UNE proton ! Tu ne dis pas "Chéri, prête-moi TON carte de banque !", non ! »¹⁴¹ Ici, c'est le stéréotype de la femme vénale et dépensière qui est déployé. La norme qui se cache derrière : les femmes ne travaillent pas et doivent être contrôlées par leur mari pour qu'elles ne dépensent pas son argent pour des futilités.



« [...] ce type d'humour délivre tout de même toujours un message et contient un fond de vérité (pour le-la blagueur·euse) sans lequel la blague n'aurait sinon aucun sens et ne pourrait dès lors être "drôle". Pourquoi ritrait-on à une blague qui se moque de la conduite des femmes si l'on trouvait que ça n'était pas un peu vrai pour la plupart d'entre elles ? »

Sandra Roubin¹⁴²

Cependant, pour qu'une blague fonctionne, d'autres mécanismes entrent en jeu comme le caractère irrésistible d'une particularité. Cette particularité est en général un défaut qui est propre au personnage et qui fera qu'on s'attend à ce qu'il agisse d'une certaine façon parce que c'est « dans sa nature ». Les grands comiques interprètent souvent des personnages qui ont des défauts immuables : Louis de Funès fait rire par une nervosité qu'il ne sait pas contrôler, Bourvil est inévitablement maladroit, Coluche fait rire parce qu'il ne peut s'empêcher d'avoir certaines réactions « d'ouvrier prolétaire ». **L'archétype du personnage comique est donc qu'il présente une anomalie mais surtout qu'il ne sait pas s'en départir quelle que soit la situation.** C'est la dimension prévisible du déclenchement de cette anomalie qui rendra le personnage comique.

En 2017, Hannah Gadsby, une humoriste australienne ouvertement lesbienne met le doigt sur cet aspect problématique du rire dans son *one-woman-show* « Nanette ». Elle explique qu'une blague fonctionne avec deux choses : une tension (ou une anomalie si on reprend la théorie de Bergson) et une chute qui va permettre d'évacuer la tension. En faisant le point sur sa carrière d'humoriste, elle se rend compte que la plupart de ses blagues jouent sur le fait qu'elle incarne une tension chez le public en tant que femme lesbienne et d'appa-



rence plutôt masculine. Et **c'est en faisant de l'humour sur elle-même, en « surjouant » le fait d'être lesbienne qu'elle fait rire le public et lui permet d'évacuer la tension.** Elle rétablit la norme (qui veut que les femmes soient féminines et hétérosexuelles) en se moquant d'elle-même.

« J'ai construit ma carrière sur l'autodérision et l'humour auto-dépréciatif, et je n'ai plus envie de ça. Est-ce que vous comprenez ce que signifie l'autodérision quand elle est produite par quelqu'un qui appartient déjà aux marges de la société ? Ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation. Je me rabaisse pour avoir le droit de parler, pour obtenir le droit de parler. Je refuse de me plier à cela désormais. » Hannah Gadsby¹⁴³



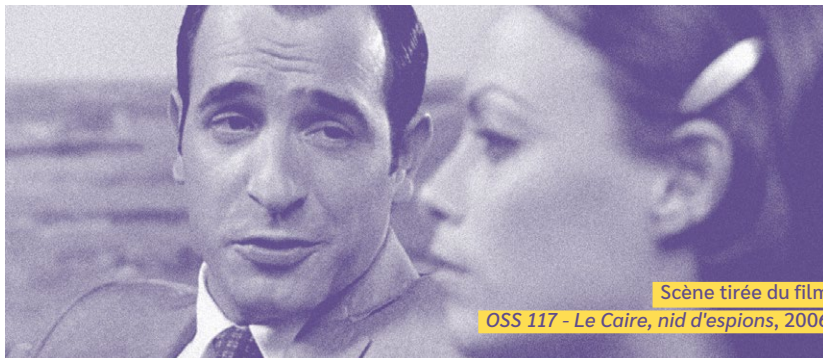
Les blagues sur les blondes fonctionnent sur le même principe : jouer sur les idées reçues (les normes) qui disent que les femmes ne savent pas conduire, sont ignorantes... Ces blagues désignent en fait toutes les femmes.

Mais les médias et la société laissent-ils la possibilité aux femmes de faire rire d'autre chose que d'elles-mêmes ? La société est-elle prête à trouver drôle des femmes qui font de l'humour sans se rabaisser ?

Les choses semblent évoluer puisque de plus en plus de femmes humoristes arrivent sur le devant de la scène, sans qu'elles n'aient à caricaturer leur genre. Car si l'humour permet de révéler la norme, il permet aussi de la perturber. Par exemple, dans ses sketches, l'humoriste afro-descendante et lesbienne Tahnee



se moque plutôt des réactions des intolérants face à elle*. **Le focus change et c'est alors le sexisme et le racisme qui sont les anomalies dont on rit.** Le même changement subtil est à l'œuvre dans les films *OSS 117* où Jean Dujardin joue un agent secret français raciste et sexiste. Ce dont on rit dans ce film, ce n'est pas des femmes ou des étrangers, mais bien du racisme et du sexisme du personnage qui ne peut s'empêcher d'être intolérant et rigide.



Si le rire peut s'avérer problématique quand il vise ouvertement à maintenir certains groupes dans des situations de domination et à les enfermer dans certains clichés, il peut aussi servir à dénoncer des anomalies comme le sexisme et le racisme.

Les normes qui régissent l'humour évoluent au même rythme que les normes de nos sociétés. Certains en font l'expérience à leurs dépens, comme l'anima-

* Voir le sketch de *Tahnee L'autre - Chti, antillaise... et lesbienne !* (scène du FIEALD) sur YouTube

teur de l'émission *Les Z'amours* Tex dont l'émission a été suspendue suite à une blague sur les femmes battues en 2017. Ou comme Jean-Marie Bigard dont la blague sur le viol en 2019 dans l'émission *Touche Pas à Mon Poste* a provoqué des réactions indignées sur Twitter. En Belgique, on peut aussi citer la pub pour Bicky Burger sortie en octobre 2019 qui mettait en scène une femme frappée par un homme : plus de 500 plaintes ont été envoyées au Jury d'éthique publicitaire.

Ce qui pouvait faire rire autrefois devient insupportable aujourd'hui.

« "Où la personne d'autrui cesse de nous émouvoir, là seulement peut commencer la comédie. " En d'autres termes, empathie et humour se marient mal. »¹⁴⁴
Après le mouvement *#MeToo*, le grand public a une conscience plus accrue de la réalité des violences faites aux femmes : rire de leurs malheurs devient donc de moins en moins acceptable.

Analyser les blagues en trois questions :

- Quelle est la tension, l'anomalie qui est supposée être drôle ?
- En quoi cette anomalie est indépasseable (ce qui la rend comique) et montrée comme liée à l'origine, le genre ou l'orientation sexuelle du personnage ?
- Quelle est la norme qui est véhiculée par cette blague ? Est-ce que j'y adhère ?



Pour aller plus loin :

- Voir le *one-woman-show* **Nanette** de Hannah Gadsby. Disponible sur Netflix.
- Lire l'analyse **L'humour sur les femmes, sexiste ?** écrite par Sandra Roubin pour les Femmes Prévoyantes Socialistes, disponible sur www.femmesprevoyantes.be
- La vidéo **L'humour – DesLiberations** sur la chaîne Youtube DesLiberations de Laura Doniri.
- Voir la capsule **Pop Modèles** « L'étranger pour rire » réalisée par Média Animation. Disponible sur www.media-animation.be



Liberté d'expression : qui a dit qu'on ne pouvait plus rien dire ?

En 2018, Judith Lussier, créatrice des capsules vidéo *Les brutes* diffusées sur Télé Québec dénonce avec Dalila Awada et Marilou Craft le « **coût de l'expression** » pour les personnes qui sont peu représentées dans les médias.

« Chaque fois qu'une personne ou une organisation décide de parler ou de se taire, elle fait une évaluation plus ou moins rationnelle des coûts et des bénéfices, c'est ce qu'on appelle le coût de l'expression. » Les brutes¹⁴⁵



Dalila Awada

Les Brutes, Télé-Québec

Elles relatent alors l'expérience de Dalila Awada, une militante antiraciste et féministe qui a été invitée sur plusieurs plateaux télé pour parler de son expérience en tant que femme qui choisit de porter le voile. Suite à cette exposition médiatique, elle devient la cible d'un homme malveillant qui la dépeint comme une intégriste radicale. Pour rétablir sa réputation (notamment en ligne), elle devra dépenser énormément de temps, d'énergie et d'argent en frais de justice et de santé mentale. Le prix qu'elle a payé pour pouvoir s'exprimer en public a donc été très élevé.

Pourtant ceux qui déplorent le plus « qu'on ne peut plus rien dire » et qui s'inquiètent de la liberté d'expression sont paradoxalement les hommes blancs « qui ont le plus de tribunes pour s'exprimer : des chroniqueurs, des humoristes, des animateurs radio, voir les trois en même temps. »¹⁴⁶. Ce que ces hommes dénoncent n'est pas le manque de liberté d'expression (ils peuvent toujours



dire ce qu'ils veulent) mais le coût de leur expression (ils risquent de recevoir des réponses et des critiques). L'arrivée des réseaux sociaux a en effet permis l'émergence de nouvelles voix issues de minorités, autrefois peu entendues dans les médias traditionnels, et qui peuvent aujourd'hui **remettre en question les discours dominants**.

Cependant, les personnes qui sortent de la norme de l'homme blanc hétérosexuel et valide sont les plus ciblées par le harcèlement en ligne. Ces personnes sont alors **attaquées non pas sur leur propos mais sur une partie de leur identité** liée à leur genre, leur orientation sexuelle, leur race sociale, leur classe sociale, leur handicap, leur âge...

En 2016, le journal *The Guardian* entreprend d'analyser les 70 millions de commentaires laissés sous les articles en ligne de son site depuis 2006. Résultat : « parmi les dix collaborateur·rice·s qui ont reçu le plus de commentaires haineux, huit sont des femmes et deux sont des hommes noirs. Deux des femmes et un des hommes sont homosexuel·le·s. Et parmi les huit femmes du "top 10", une est musulmane et une juive. »¹⁴⁷ Sans surprise, les collaborateurs réguliers qui ont reçu le moins d'injures sont tous des hommes blancs (alors qu'ils constituent la majeure partie des chroniqueurs réguliers).



Journalisme : les femmes qui s'expriment sont sanctionnées

Les commentaires injurieux sous les articles peuvent parfois se transformer en cyberharcèlement, quand les messages sont directement adressés aux journalistes. Une enquête de la Fédération Internationale des Journalistes montre que **deux tiers des femmes journalistes sont victimes de harcèlement sexiste en ligne**. « Le cyberharcèlement peut prendre la forme d'insultes et de dévaluation du travail, de commentaires sexistes, de menaces de mort ou de viol, d'envoi d'images obscènes, d'intimidations en ligne, de traque ou d'usurpation de compte. »¹⁴⁸ **L'objectif des harceleurs est avant tout de réduire les journalistes au silence**, ce qui semble en partie fonctionner puisque dans 38 % des cas, elles admettent s'autocensurer pour éviter le harcèlement.

« Le cyberharcèlement dirigé vers les femmes journalistes est principalement basé sur leur appartenance de genre : insultes sexistes, humiliations fondées sur leur apparence physique et menaces de viols, alors que le harcèlement en ligne dont souffrent les hommes ne recouvre pas cet aspect. » AJP¹⁴⁹

Cette enquête dévoile aussi le manque de soutien aux journalistes victimes de harcèlement et une forme de passivité de la part des collègues et des rédactions. Myriam Leroy, chroniqueuse et écrivaine belge, a été la cible d'insultes à caractère sexiste en 2012 puis d'un raid en 2013 avec **des insultes et des menaces de viol par milliers, des menaces de mort** par centaines.



Elle témoigne dans le cadre de la campagne #DontTroll sur le site de la Fédération Internationale des Journalistes :

« Ai-je obtenu du soutien de la part de ma hiérarchie ? Non. Mais il faut préciser que je suis freelance. La plupart de mes confrères ont traité mon "affaire" sous l'angle "Elle l'a bien cherché". Personne n'a mis en avant ce qu'il y avait, me semble-t-il, de plus saillant dans cette histoire : la dimension misogyne des attaques. Leur incroyable violence, leurs invariants (me réduire au silence par l'humiliation sexuelle) et le fait qu'elles étaient pratiquement toutes le fait d'hommes. »

Myriam Leroy¹⁵⁰



Aujourd'hui épaulée par l'AJP, Myriam Leroy attend le verdict de sa plainte pour harcèlement moral, qui a été renvoyée devant le tribunal correctionnel en octobre 2019. **Sept ans après les premiers faits, le harceleur n'a donc toujours pas été inquiété.** Dans son nouveau roman *Les yeux rouges* sorti en septembre 2019, elle raconte la violence et le caractère inexorable de ce phénomène à travers l'histoire d'une jeune femme harcelée par un homme sur Facebook.



Le sexisme ne s'arrête pas aux portes des rédactions

Le harcèlement sexiste ne se limite pas aux messages en ligne et le sexisme ne s'arrête pas aux portes des rédactions. En Belgique, de nombreuses femmes journalistes quittent la profession prématurément. **Seulement 35 % des journalistes sont des femmes bien qu'elles soient majoritaires dans les études de journalisme.**

En 2018, trois chercheuses du LaPIJ (Laboratoire des pratiques et des identités du journalisme) enquêtent pour comprendre les raisons de cet abandon du métier. Au-delà des conditions de travail précaires propres à cette profession, les femmes journalistes ont plus de difficultés à progresser dans leur carrière (comme dans d'autres métiers) et sont souvent cantonnées dans certaines rubriques dites « féminines » (*lifestyle*, culture...). Mais ce qui semble peser le plus lourdement sur les épaules des femmes journalistes c'est avant tout **« la vision dure et masculine de la profession, les comportements sexistes, et de multiples formes de harcèlement dans les rédactions. »**¹⁵¹

L'enquête montre un paradoxe : les directions des médias semblent considérer le harcèlement et le sexisme comme faisant partie d'une « période qui serait, à présent, révolue »¹⁵². Pourtant l'enquête est parsemée de témoignages de harcèlement et révèle que **40,5 % des femmes journalistes déclarent avoir été victimes de harcèlement moral** (contre 25 % des hommes) et qu'elles sont 11 % à avoir subi des formes de harcèlement sexuel (contre 0 % des hommes). Les interactions les plus rapportées relèvent d'interactions à caractère sexuel ou sexiste :



« [...] impossible de demander de l'aide à aucune direction, car je suis indépendante et donc la seule chose que je puisse faire était de cesser de travailler avec ce client et ces collègues, ce que j'ai fait, j'ai donc perdu 80 % de mes revenus »

« une rubrique se libérait dans un magazine et le rédac chef m'a invitée à déjeuner, en me faisant des avances auxquelles je n'ai pas répondu. Je n'ai pas eu le job. Il l'a donné à la stagiaire qui était là depuis quelques semaines... Cela faisait deux ans que je travaillais comme freelance pour ce magazine. »

Parmi ces interactions sexistes, **les blagues grivoises et les remarques indécentes constituent d'autres formes d'agression au quotidien**. Les témoignages montrent également une multiplicité d'expressions et d'actes de violence subis au long de la carrière ou dans des rédactions spécifiques :

« Une ambiance très sexiste et machiste ("tu fais rien ? Ben, montre-nous tes seins, alors !") et plusieurs cas de collègues harcelées moralement par des supérieurs... »



« Commentaires sexistes et paternalistes, diminution de mon travail et de mes compétences, affichage de photos privées dans la rédaction... Avis général : si je me plaignais, c'est que je "n'avais pas d'humour". J'ai depuis (fort heureusement) quitté cette rédaction et n'ai jamais vécu ça que dans la presse quotidienne, pas magazine. » Témoignages de femmes journalistes recueillis par Florence Le Cam, Manon Libert, Lise Ménéalque¹⁵³

La plupart des victimes témoignent d'un sentiment important de solitude et de mise sous silence. La coprésidente du Conseil du Genre au sein de la FIJ, Mindy Ran, s'inquiète de **« l'absence de mécanisme de soutien et de législation, et l'échec à réellement mettre en place les traités internationaux et normes du travail existant. Il est clair que nous échouons à protéger nos consœurs. »**¹⁵⁴ Face au harcèlement sexiste, qu'il vienne de leurs collègues ou des lecteurs, les journalistes indépendantes semblent être les plus vulnérables. Les rédactions semblent moins enclines à protéger leurs collaboratrices externes, comme le révèle le journal Médor dans son enquête « Sexisme et journalisme » auprès de plusieurs médias d'information comme *La Libre*, *La DH*, *Le Soir*, *Le Vif* et la RTBF.



Pour aller plus loin :

- Le livre *Les yeux rouges* de Myriam Leroy publié aux éditions Seuil traduit avec justesse et brio l'ère paradoxale du tout écrit, de la violence sourde des commentaires et des partages, de l'humiliation et de l'isolement, du sexisme et du racisme dressés en meute sur le réseau.
- La large enquête *Être femme et journaliste en Belgique francophone* réalisée par Florence Le Cam, Manon Libert et Lise Ménalque, chercheuses à l'ULB et l'UMons en 2018 met en avant les difficultés auxquelles sont confrontées les femmes journalistes et notamment le sexisme et le harcèlement : <http://www.ajp.be/journalistesfemmes/>
- Pour lutter contre les violences subies par les femmes journalistes, l'**IFJ recommande aux médias** de :
 - Mettre un terme à l'objectivation des femmes dans les actualités, réfléchir à une représentation juste du genre et à une façon éthique de traiter la violence à l'égard des femmes
 - Enquêter sur les cas de violence contre le personnel des médias et sanctionner les auteurs
 - Donner plus de pouvoir aux femmes au sein de leurs propres structures
 - Mettre en œuvre/améliorer leur politique interne en matière de violence sexiste

Disponible sur www.ifj.org



- Le journalisme n'est pas le seul milieu à pâtir du harcèlement sexiste. Les femmes sont aussi harcelées dans le milieu encore très masculin du cinéma, comme le montre le tumblr ***Paye ton tournage*** qui recense toutes les remarques sexistes entendues par des femmes sur les lieux de tournage.

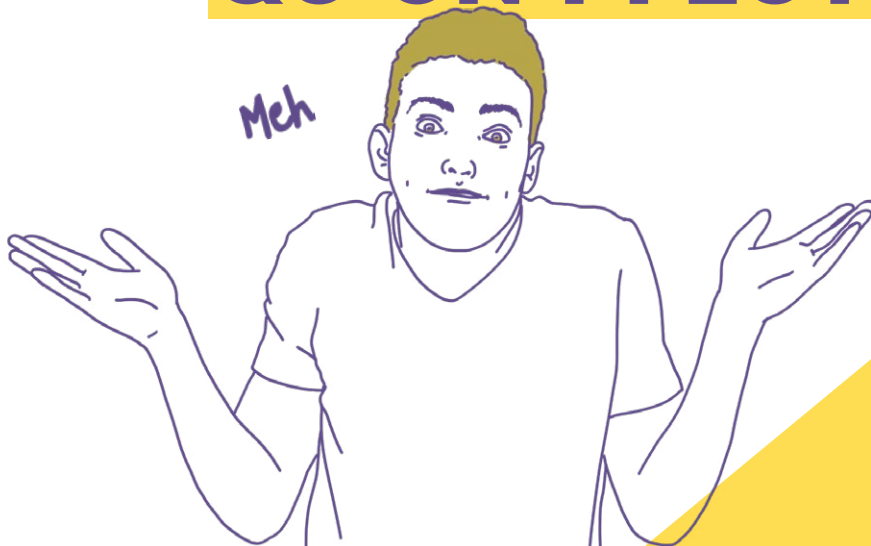




QU'EST-CE

QU'ON Y PEUT ?

Meh



Conclusion

Dans la société en général ou dans les médias, le constat est amer et sans appel : les femmes restent encore majoritairement cantonnées à des rôles stéréotypés. Athlètes de haut niveau, journalistes aguerries, professionnelles accomplies, les femmes sont constamment renvoyées à l'apparence, à la sexualité, à la maternité ou au ménage. Elles subissent dans tous les domaines de leurs vies des formes multiples de violences verbales, psychologiques, symboliques et physiques.

Pourtant, les féministes, ces combattantes pour l'égalité hommes-femmes, n'ont pas dit leur dernier mot. Plus que jamais, elles traquent les idées reçues, les représentations qui normalisent les inégalités et sont rejointes par de plus en plus d'hommes dans leurs luttes. Ceux-ci s'interrogent sur leur rôle dans la perpétuation des inégalités et cherchent à inventer des formes de masculinité qui ne soient oppressives pour personne.

Dans ces luttes, les mots ont leur importance, les histoires qu'on raconte dans notre société et leur cadrage aussi.

Les hommes qui tuent leur (ex-)femme existaient bien avant l'apparition du mot « féminicide ». Pourtant avec la médiatisation de ce mot, mis à l'agenda par les féministes, et grâce à un meilleur cadrage journalistique, ces meurtres ne sont soudainement plus considérés comme de simples faits divers inévitables. Ils apparaissent comme un phénomène de société massif, alimenté par nos



représentations toxiques des relations hommes-femmes. L'urgence des mesures à prendre devient enfin visible aux yeux de tous et toutes, politiques compris.

Le rôle des médias est de rendre visible les inégalités, de les nommer pour que le sexisme apparaisse pour ce qu'il est : une injustice.

Au-delà du traitement journalistique, quels modèles d'hommes et de femmes nous renvoient les médias de divertissement ? Nos films et nos séries remettent-ils en question les stéréotypes discriminants ? Offrent-ils des personnages profonds et bien écrits et ce, indépendamment de leur genre ou de leur orientation sexuelle ?

Les médias ont une responsabilité dans ce qu'ils diffusent, mais notre société a aussi une responsabilité dans ce qu'elle accepte d'entendre et de voir.

Tout au long de cette brochure, plusieurs points de vue sont mis en avant. Celui des citoyen-ne-s et des universitaires qui analysent et critiquent les médias et celui des professionnel-le-s des médias qui remettent en question leurs pratiques. Les médias doivent pouvoir entendre les critiques qui leur sont faites pour évoluer et les citoyen-ne-s s'armer d'outils pour débattre des représentations médiatiques qui les entourent. En dialoguant, ils et elles pourront faire évoluer les normes vers des représentations moins problématiques et plus inclusives.

Cette brochure le montre : notre société est encore profondément imprégnée de sexisme. Dans ce système global, les inégalités se jouent à plusieurs niveaux. Pour opérer un changement, il faut que chacun-e se remette en question :

- **Au niveau individuel**, comment nous comportons-nous avec les autres ? Agissons-nous contre les (micro-)agressions sexistes (blagues, gestes déplacés...) ? Qui est en charge du nettoyage, de la lessive et de la cuisine à la maison ?



- **Au niveau de l'organisation du travail**, y a-t-il des équipes mixtes à tous les échelons de la hiérarchie ? Existe-t-il des procédures pour faire face au harcèlement et protéger les travailleuses ? Quelles sont les balises pour éviter les comportements abusifs ?
- **Au niveau symbolique et médiatique**, quelle proportion de femmes caractérise les contenus médiatiques que nous produisons ? Ces femmes ont-elles des profils différents et des rôles importants ?

Identifier les structures qui perpétuent les inégalités, remettre en question son propre comportement et sa vision des rapports de genre sont les premières étapes pour plus de justice. Ce travail de déconstruction est urgent et il risque bien de rencontrer des résistances construites au cours des siècles. Toutefois, il ouvre aussi un vaste chantier : **quels nouveaux rapports égalitaires peut-on construire ?** Quels rôles les individus peuvent-ils explorer s'ils quittent les cases étroites de la féminité et de la masculinité ? Peut-on imaginer des formes de relations sans domination ?

En tant qu'acteur-ric-e-s critiques de la société, nous avons tous et toutes l'opportunité de réinventer des relations sociales libératrices. Voilà un nouveau challenge pour les professionnel-le-s des médias : inspirer ce changement salutaire en proposant des autres façons de faire genre !





GLOSSAIRE

Agisme : regroupe toutes les formes de discrimination, de ségrégation, de mépris fondées sur l'âge.

Budget sensible au genre (BSG) : méthode qui articule l'approche de genre et les processus de budgétisation pour déterminer dans quelle mesure les dépenses publiques sont détournées ou se rapprochent de l'objectif de l'égalité des sexes. (voir page 77)

Charge mentale : (Monique Haicault) fait de devoir penser en permanence à l'organisation et à la gestion des tâches ménagères, que ça soit à la maison ou en dehors. Un travail jusqu'ici invisible et qui impacte majoritairement les femmes. (voir page 23)

Classisme : discrimination à caractère socioéconomique fondée sur l'appartenance ou la non-appartenance à une classe sociale.

Continuum des violences : (Jalna Hanmer) concept établissant un lien entre les différentes formes de violences que subissent toutes les femmes et le contrôle social qui s'exerce sur elles. (voir page 93)

Coût social de l'expression : évaluation plus ou moins rationnelle des coûts et bénéfiques (« quelles réactions ma prise de parole provoquera ? ») qui détermine si une personne ou une organisation choisit de parler ou de se taire. (voir page 119)

Crime passionnel : désigne un meurtre en mettant en avant l'amour de l'agresseur pour la victime. L'expression véhicule l'idée que « l'individu est emporté par une force qui le dépasse et n'est donc plus responsable de ses actes. Parler de "crime passionnel" conduit aussi à déplacer l'accent du crime vers la passion amoureuse et, de ce fait, à dédouaner au moins en partie le coupable, lui-même victime de ses passions. »¹⁵⁵ (voir page 108)



Culture du viol : La culture du viol est un ensemble d'idées reçues, de clichés, de représentations qui contribuent à excuser, banaliser, érotiser voire encourager les violences sexuelles. Cette culture conduit à culpabiliser les victimes plutôt qu'à responsabiliser l'agresseur. (voir page 103)

Cyberharcèlement : forme de harcèlement qui s'opère au moyen de divers canaux numériques. « Le cyberharcèlement dirigé vers les femmes journalistes est principalement basé sur leur appartenance de genre : insultes sexistes, humiliations fondées sur leur apparence physique et menaces de viols, alors que le harcèlement en ligne dont souffrent les hommes ne recouvre pas cet aspect. »¹⁵⁶ (voir page 119)

Double standard de genre : concept dénonçant le fait qu'un « même comportement sera perçu et interprété différemment selon le sexe de la personne et les assignations qu'on y rapporte. Quel que soit le comportement en question, le double standard tendra à donner une interprétation à valeur positive pour un homme et négative pour une femme. »¹⁵⁷ (voir page 28)

Féminicide : Le féminicide (ou fémicide) est défini comme l'homicide volontaire d'une femme, au motif qu'elle est une femme. « La plupart des cas de fémicide sont commis par des partenaires ou des ex-partenaires, et sous-entendent des violences continues à la maison, des menaces ou des actes d'intimidation, des violences sexuelles ou des situations où les femmes ont moins de pouvoir ou moins de ressources que leur partenaire. »¹⁵⁸ (voir page 89)

Genre : processus de socialisation qui consiste « à fabriquer socialement des hommes et des femmes. »¹⁵⁹ La notion de genre se différencie du sexe. Elle se réfère aux différences sociales entre hommes et femmes, tandis que le sexe concerne les caractéristiques biologiques qui distinguent les hommes des femmes. (voir page 15)

Grossophobie : discriminations vécues par les personnes grosses en raison de leur apparence physique et ce, dans tous les domaines de la vie : familial, intime, santé, professionnel, social. (voir page 60)

Hétéronormativité : « idéologie normative en matière de sexes, de genres, d'orientations sexuelles et de rôles sociaux. L'hétéronormativité présente ces dimensions dans un système qui postule la binarité des sexes (masculin/féminin), des genres (homme/femme), des rôles sociaux (p. ex. père/mère) et des orientations sexuelles (hétérosexuelle/homosexuelle), et à l'alignement de ces dimensions (sexe féminin/femme/mère/hétérosexuelle ; sexe masculin/homme/père/hétérosexuel). L'hétéronormativité met donc en place un système dominant dans lequel les personnes qui ne respectent pas ces normes (comme les personnes non hétérosexuelles, trans, ou non conformes aux stéréotypes de leur genre) sont considérées comme étant inférieures. »¹⁶⁰

Hétérosexisme : « se réfère à l'affirmation de l'hétérosexualité comme norme sociale ou comme étant supérieure aux autres orientations sexuelles. Il découle de l'hétérosexisme des pratiques culturelles, sociales, légales et institutionnelles qui nient, ignorent, dénigrent ou stigmatisent toutes formes non hétérosexuelles de comportements, d'identités ou de relations. »¹⁶¹

Intersectionnalité : (Kimberlé Williams Crenshaw), concept visant « au départ à aborder le fait que les expériences et les luttes des femmes de couleur tombaient systématiquement dans les failles des discours féministes et antiracistes. »¹⁶². Aujourd'hui, ce concept met en avant les intersections entre les discriminations spécifiques que peuvent subir les personnes du fait de leur « identité intersectionnelle »¹⁶³, en tant que femme et victime de racisme mais aussi en tant que personne LGBTQIA+, porteuse de handicap ou issue de classe socio-économique défavorisée. (voir page 16)



Invisibiliser : Rendre invisible un phénomène social ou un groupe, ce qui permet de renforcer la domination en niant les problématiques liées au phénomène social ou au groupe. (voir page 40)

Invisibilisation des femmes : « le fait que les vécus des femmes, les paroles des femmes, les pensées des femmes, le travail des femmes soient globalement occultés, "silenciés" dans l'espace public. »¹⁶⁴. (voir page 40)

LGBTQIA+ : désigne les personnes ou les communautés lesbiennes, gays, bisexuelles, trans, queer, intersexes, asexuelles.

Male gaze : concept anglais signifiant « regard masculin » et qui renvoie à la façon dont les récits et les images (magazines, photographie, cinéma, publicité, jeu vidéo, bande dessinée, etc.) sont structurés pour satisfaire les hommes hétérosexuels. (voir page 68)

Mansplaining (ou mecspliation) : « action pour un homme d'expliquer à une femme quelque chose qu'elle sait déjà ou bien de s'adresser à celle-ci de manière infantilissante ou paternaliste lorsqu'il lui explique quelque chose. »¹⁶⁵ (voir page 29)

Maninterrupting : contraction de *man*, homme en anglais, et de *interrupting*, interrompre. Ce phénomène dénonce le fait que les femmes sont très souvent interrompues par les hommes, ce qui contribue à réduire la prise de parole des femmes. (voir page 29)

Normes de genre : attentes communes à propos de comportements et de qualités qui s'appliquent aux individus sur base de leur sexe. (voir page 15)

Objectification sexuelle : survient quand une personne est considérée, évaluée, réduite, et/ou traitée comme un simple corps par autrui¹⁶⁶ (voir page 68)

Patriarcat : système social basé sur la détention de l'autorité et du pouvoir par les hommes et où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel. (voir page 33)

Pilophobie : la haine et le rejet de la pilosité en particulier à l'égard des femmes. (voir page 60)

Plafond de verre : barrière invisible qui désigne l'impossibilité pour certaines personnes d'atteindre les niveaux supérieurs dans une structure hiérarchique. Expression souvent utilisée pour désigner les difficultés d'accès des femmes à des postes supérieurs égaux aux hommes dans les entreprises. (voir page 27)

Principe de la Schtroumpfette : désigne l'inconsistance et le manque de personnages féminins dans les films, quand il n'y a qu'« une seule incarnation du féminin dans un univers 100 % masculin.»¹⁶⁷ (voir page 42)

Queer : courant de pensée qui refuse la vision binaire des genres et de la sexualité et de se conformer aux normes hétéronormatives de la société, que ce soit par la division des genres ou de la sexualité. Désigne aussi les gens qui refusent de mettre une étiquette sur leur sexualité.

Quota imposé : avoir un pourcentage imposé de personnes issues de groupes sociaux (par exemple, un pourcentage de femmes) dans un film, une émission, un débat. (voir page 48)

Sexe : concerne les caractéristiques biologiques qui distinguent les hommes des femmes. Cependant, cette définition binaire du sexe est une simplification qui ne couvre pas les nombreuses variations chromosomiques, hormonales, anatomiques, mais aussi sociales et psychologiques qu'on retrouve dans la réalité et qui font que la frontière entre ce qu'on appelle un homme et une femme n'est parfois pas aussi étanche qu'on ne le pense¹⁶⁸. La progressive (mais encore très lente) reconnaissance des personnes intersexes (dont les organes génitaux,



les gonades, les hormones, les chromosomes ou les organes reproducteurs présentent des variations naturelles) et des personnes transgenres (dont l'identité de genre ne concorde pas au genre qui leur est assigné à la naissance) pousse aujourd'hui à remettre en question la binarité des sexes. Le féminisme queer, une des nombreuses branches du féminisme, préfère d'ailleurs parler de « continuum masculin/féminin. »¹⁶⁹ (voir page 15)

Sexisme : le sexisme est un système social discriminatoire fondé sur le sexe et les stéréotypes qui y sont associés. Il se traduit par des mots, des gestes, des comportements ou des actes qui marginalisent, infériorisent, discriminent ou excluent sur base du sexe.

Sexisme bienveillant : comportements en apparence bienveillants et anodins qui participent au maintien des femmes dans un rôle de subordination à l'homme.

Stéréotype : représentation simplifiée d'un groupe social ou d'un concept et communément partagée par une culture, un groupe.

Validisme : forme de discrimination, de préjugé ou de traitement défavorable envers les personnes porteuses de handicap.

Virilité : forme de masculinité normative qui « encourage les hommes à réprimer l'expression de leurs émotions, à être en compétition, à rejeter ce qui pourrait être associé à la féminité, à cacher leur vulnérabilité, à prendre des risques inutiles et à s'engager dans des comportements violents. »¹⁷⁰ (voir page 33)

RÉFÉRENCES

1. Irène Zeilinger, *Oui, mais les hommes aussi...*, Corps écrits, 2018, p. 16, <https://www.corps-ecrits.be/oui-mais-les-hommes-aussi/>
2. Magdalena Le Prévost, *Genre et pratique enseignante. Les modèles pédagogiques actuels sont-ils égalitaires ?*, Université des Femmes, Cahiers de l'UF, Bruxelles, 2009, p. 8
3. Section À propos de la page Facebook de *Mwanamke Collectif Afroféministe Belge*, <https://www.facebook.com/pg/Mwanamke-Collectif-Afroféministe-Belge-1537015676592453/about>
4. Section À propos de la page Facebook du Collectif féministe *Kahina*, <https://www.facebook.com/collectiffeministekahina/>
5. Hassina Semah, *La palme du « vrai féminisme » va à... personne !*, RTBF info, 24 juin 2019, https://www.rtf.be/info/dossier/les-grenades/detail_la-palme-du-vrai-feminisme-va-a-personne?id=10254130
6. CEMEA, *Guide de survie en milieu sexiste - tome 1*, CEMEA, Bruxelles 2016, p. 32, <http://www.cemea.be/Guide-de-survie-en-milieu-sexiste>
7. *Ibid.*, p. 37
8. *Ibidem*
9. Vanessa D'Hooghe, *L'instinct maternel mis à jour*, axelle mag, Bruxelles, septembre 2019, p. 29
10. La ligue des familles, *Le baromètre des parents 2018*, Ligue des familles, 2018, p. 16, https://www.laligue.be/Files/media/evenement/2018_12_03_Barometre-2018/barometre-2018-version-coordonnee-3-nd.pdf
11. *Ibidem*
12. Katrín Jakobsdóttir, interviewée dans *Pourquoi les femmes gagnent moins*, série *En Bref*, Netflix, septembre 2019, <https://www.netflix.com/title/80216752>
13. Valentine Faure, *Pourquoi il est indispensable de rallonger le congé de paternité*, Marie Claire, 8 mars 2019, <https://www.marieclaire.fr/conge-paternite-la-vraie-cle-de-l-egalite-femmes-hommes,1287455.asp>
14. IWEPS, *Le genre et l'emploi du temps en Wallonie (cahier 2)*, Institut wallon de l'évaluation, de la prospective et de la statistique, Namur, 2017, p. 9, https://www.iweps.be/wp-content/uploads/2017/10/HF2017-Cahier2_DEF.pdf



15. Sylvie Laidet, *Voici des gestes simples pour favoriser l'égalité en entreprise*, Capital, 22 juillet 2019, <https://www.capital.fr/votre-carriere/voici-des-gestes-simples-pour-favoriser-lega-lite-en-entreprise-1345396>
16. Corinne Monnet, *La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation*, Grenoble, 1998, https://infokiosques.net/lire.php?id_article=239
17. *Ibidem*
18. *Ibidem*
19. Violaine Morin, *En entreprise, « une femme qui parle est bavarde, un homme qui parle est un leader »*, Le Monde, 8 mars 2017, https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/03/08/en-entreprise-une-femme-qui-parle-est-bavarde-un-homme-qui-parle-est-un-leader_5091245_3224.html
20. Christopher F. Karpowitz, Tali Mendelberg, Lee Shaker, *Gender Inequality in Deliberative Participation; American Political Science Review*, 9 août 2012, pp. 533–547. <https://www.cambridge.org/core/journals/american-political-science-review/article/gender-inequality-in-deliberative-participation/CE7441632EB3B0BD21CC5045C7E1AF76>
21. *Op. cit.* Corinne Monnet, 1998
22. Mathilde Largepret, *Le monopole de la parole. La place des femmes et des hommes dans la conversation*, *Femmes Prévoyantes Socialistes*, 2019, <http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2019/07/Analyse-Le-monopole-de-la-parole-ML.pdf>
23. *Ibidem*
24. Nicolas Santolaria, *Contre le « manerrupting », le bâton de parole*, Le Monde, 5 février 2018, https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2018/02/05/contre-le-manerrupting-le-baton-de-parole_5251914_4497916.html
25. *Ibidem*
26. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, 1949
27. Judith Lussier, *La masculinité toxique*, Métro, 17 janvier 2019, <https://journalmetro.com/opinions/prochaine-station/2056510/la-masculinite-toxique/>
28. Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2017, p. 410
29. Maisha Z. Johnson, *120+ exemples du privilège masculin dans la vie de tous les jours, Dialogues avec mon père*, 25 février 2016: <https://dialoguesavecmonpere.wordpress.com/exemples-du-privilège-masculin/>



30. *Op. cit.* Olivia Gazalé, 2017, p. 411
31. *Op. cit.* Maisha Z. Johnson, 2016
32. *Op. cit.* Olivia Gazalé, 2017
33. P.B., *Gillette s'attaque à la « masculinité toxique », et ça ne plaît pas à tout le monde*, 20 minutes, 15 janvier 2019, <https://www.20minutes.fr/arts-stars/medias/2423463-20190115-gillette-attaque-masculinite-toxique-ca-plaint-tout-monde>
34. *Op. cit.* Olivia Gazalé, 2017, p. 412
35. AJP, *Étude de la diversité et de l'égalité dans la presse quotidienne belge francophone*, Association des Journalistes Professionnels, Bruxelles, juin 2019, p. 13, <http://www.ajp.be/te-lechargements/diversite/diversite2019/etude.pdf>
36. Marie Salammbô, *Cinéma belge francophone : cherchez les femmes*, Focus Vif, 23 janvier 2018, <http://focus.levif.be/culture/cinema/cinema-belge-francophone-cherchez-les-femmes/article-longread-787693.html>
37. axelle Magazine, *50-50? 125 réalisatrices belges réclament la parité dans le cinéma*, axelle Mag, juin 2017, <https://www.axellemag.be/50-50-125-realisateurices-belges-reclament-parite-cinema/>
38. Robin Andraca, *Une semaine sur les chaînes d'info : 85 débats sur le voile, 286 invitations et 0 femme voilée*, Libération, 17 octobre 2019 https://www.liberation.fr/checknews/2019/10/17/une-semaine-sur-les-chaines-d-info-85-debats-sur-le-voile-286-invitations-et-0-femme-voilee_1758162
39. Daniel Bonvoisin, & Elisabeth Meur, *Pop Modèles : ce que la culture populaire médiatique fait aux femmes*, Pop Modèles, 2017, <https://popmodeles.be/2017/09/14/pop-modeles-ce-que-la-culture-populaire-mediatique-fait-aux-femmes/>
40. Marie Donzel, *Mais c'est quoi au fait... Le « Syndrome de la Schtroumpfette » ?*, Eve Programme, 7 janvier 2014, <https://www.eveprogramme.com/9053/mais-cest-quoi-au-fait-le-syndrome-de-la-schtroumpfette/>
41. *Ibidem*
42. *Ibidem*
43. *Ibidem*
44. Katha Pollitt, *Hers; The Smurfette Principle*, The New York Times, 7 avril 1991, <https://www.nytimes.com/1991/04/07/magazine/hers-the-smurfette-principle.html>



45. Carole Boinet, *4 000 films ont passé le test de Bechdel... Et 40 % ont échoué*, Les Inrocks, 29 janvier 2019, <https://www.lesinrocks.com/2016/01/29/cinema/actualite-cinema/40-des-films-sont-sexistes/>
46. BBC, *The BBC announces results of 50:50 Project which reveals big increase in female representation*, BBC, 15 mai 2019, <https://www.bbc.co.uk/mediacentre/latestnews/2019/5050-project-results>
47. BBC, *50:50 project*, BBC, mai 2019, <https://www.bbc.com/aboutthebbc/reports/policies/5050#project>
48. *Op. cit.* AJP, 2019, p. 16
49. *Ibidem*
50. Sylvia Falcinelli, *Comptez les femmes expertes sur nos antennes : notre info est-elle sexiste ?*, RTBF Info, 20 janvier 2019, https://www.rtf.be/info/inside/detail_comptez-les-femmes-expertes-sur-nos-antennes-notre-info-est-elle-sexiste?id=10122259
51. *Op. cit.* Sylvie Laidet, 2019
52. *Op. cit.* Sylvia Falcinelli, 2019
53. *Ibidem*
54. *Ibidem*
55. Lillo Montalto Monella, *Débat sur l'avortement, entre hommes, à la télévision publique polonaise*, Euronews, 30 mars 2018, <https://fr.euronews.com/2018/03/29/debat-sur-l-avortement-entre-hommes-a-la-tel%C3%A9vision-publique-polonaise>
56. *Op. cit.* Sylvia Falcinelli, 2019
57. Michèle Pagès, *Mona Chollet, Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Lectures [En ligne], *Les comptes rendus*, 08 mars 2012, <http://journals.openedition.org/lectures/7782>
58. Cassandre Amouroux, *Cheveux crépus, coupe afro, dreadlocks : ils se révoltent contre la discrimination capillaire*, LCI, 5 juillet 2019, <https://www.lci.fr/population/discrimination-capillaire-les-cheveux-crepus-ont-la-vie-dure-2125864.html>
59. De Montfort University, *New report suggests UK schools are discriminating against pupils with Afro-textured hair*, De Montfort University, 16 mai 2019 <https://www.dmu.ac.uk/about-dmu/news/2019/may/new-report-suggests-uk-schools-are-discriminating-against-pupils-with-afro-textured-hair.aspx>



60. Emeline Amétis, *Quand les commentaires capillaires frisent le racisme*, Slate, 24 avril 2015, <http://www.slate.fr/story/100775/noirs-cheveux-frises-racisme>
61. Mrs Roots, *Nappy : seulement une affaire de cheveux ?*, Mrs Roots, 10 mars 2014, <https://mrsroots.wordpress.com/2014/03/10/nappy-seulement-une-affaire-de-cheveux/>
62. Gras Politique, FAQ du site Gras politique, <https://graspolitique.wordpress.com/faq/>
63. Laura Doniri, *18 000 réactions sur un shoot non épilée ou la damnation du corps au naturel*, Deslibérations, 16 décembre 2016, <https://desliberations.wordpress.com/2016/12/16/damnation-du-corps-au-naturel/>
64. Miléna Younés-Linhart, *Épilation, corps sous contrainte*, Libération, 27 août 2019, https://www.liberation.fr/debats/2019/08/27/epilation-corps-sous-contrainte_1747601
65. *Ibidem*
66. *Ibidem*
67. Cécile Schilis-Gallego, *Pourquoi déteste-t-on les femmes poilues ?*, Slate, 18 octobre 2018, <http://www.slate.fr/societe/pourquoi-detester/pourquoi-deteste-on-femmes-poilues>
68. *Ibidem*
69. Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes, *Le sexisme dans le monde du travail, entre déni et réalité*, Rapport du Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes n°2015-01, 6 mars 2015, p. 28, <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/wp-content/uploads/2015/03/RAPPORT-CSEP-V7BAT.pdf>
70. Rachel M. Calogero, Sylvia Herbozo & J. Kevin Thompson, *Complementary weightism: the potential costs of appearance-related commentary for women's self objectification*, *Psychology of Women Quarterly*, Volume 33, Issue 1, 1^{er} mars 2019, pp. 120-132.
71. *Op. cit.* Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes, 2015
72. Brigitte Grésy, *La vie en rose ; pour en découdre avec les stéréotypes*, Albin Michel, Paris, 2014
73. Tamar Saguy, Diane M. Quinn, John F. Dovidio, Felicia Pratto, *Interacting Like a Body: Objectification Can Lead Women to Narrow Their Presence*, Association for Psychological Science, 8 janvier 2010, <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0956797609357751>
74. *Op. cit.* Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes, 2015
75. France Info, *Australie : pour dénoncer le sexisme, un présentateur télé porte le même costume pendant un an*, France Télévisions, 17 novembre 2014, <https://www.francetvinfo.fr/>



monde/asia/pour-denoncer-le-sexisme-un-presentateur-tele-porte-le-meme-costume-tous-les-jours-pendant-un-an_746460.html

76. C. Biourge, & H. Maquet, *Cécile Djunga et son coup de gueule contre les racistes : « Je me suis complètement retrouvée submergée par mes émotions »*, RTBF info, 6 septembre 2018, https://www.rtbf.be/info/medias/detail_cecile-djunga-je-me-suis-complementement-retrouvee-submergee-par-mes-emotions?id=10011999
77. *Op. cit.* AJP, 2019, p. 17
78. RTBF, *New-York: quand des présentatrices TV "trop vieilles" contre-attaquent*, RTBF Info, 21 juin 2019, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_new-york-quand-des-presentatrices-tv-trop-vieilles-contre-attaquent?id=10252064
79. Juliette Rennes, *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, Paris, 2016, p. 83
80. John Berger, *Ways of seeing*, 1972
81. André Gunthert, *Le « Male gaze », une notion féministe. L'image sociale – Le carnet de recherches d'André Gunthert*, 1^{er} octobre 2018, <https://imagesociale.fr/6497>
82. Genre ! (A.C Husson) *Le « male gaze » (regard masculin), ça fait genre*, 15 juillet 2013, <https://cafaitgenre.org/2013/07/15/le-male-gaze-regard-masculin/>
83. Barbara L. Fredrickson, Tomi-Ann Roberts, Stephanie M. Noll, Diane M Quinn & Jean M. Twenge, *That swimsuit becomes you: Sex differences in self-objectification, restrained eating, and math performance*, Journal of Personality and Social Psychology Vol. 75 (5), juillet 1998, pp. 269-284
84. Philippe Bernard, Sarah Gervais, Jill Allen, Sophie Campomizzi, Olivier Klein, *Body parts reduction and self-objectification in the objectification of sexualized bodies*, Revue internationale de psychologie sociale, Presses univ. de Grenoble, 2015, https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/200970/3/Bernard_et_al_RIPS_2015.pdf
85. Olivier Klein, *La femme démembrée, Nous et les autres*, 2 mai 2012, <http://nous-et-les-autres.blogspot.com/2012/05/la-femme-demembre.html>
86. Aurélia End, & Pauline Talagrand, *L'AFP s'engage à mieux représenter les femmes dans ses productions*, AFP, 2017, <https://rapportactivite2017.afp.com/fr/focus/lafp-sengage-mieux-representer-les-femmes-dans-ses-productions>
87. Grégory Quin, *Être sportive et femme*, Sport Education Mixités Citoyenneté, 1^{er} décembre 2014, <http://guides.semcsports.gouv.fr/sports-et-femmes/etre-sportive-et-femme-est-ce-devenu-problematique/>



88. Isabelle Courcy, Suzanne Laberge, Carine Erard & Catherine Louveau, *Le sport comme espace de reproduction et de contestation des représentations stéréotypées de la féminité*, Recherches féministes, Volume 19, Numéro 2, 2006, p. 29 – 61, <https://doi.org/10.7202/014842ar>
89. Alex Senioutovitch-Berejny, *Rentrée : la tenue parfaite pour reprendre le sport*, Femmes d'Aujourd'hui, 6 septembre 2018, <https://www.femmesdaujourd'hui.be/mode/rentree-la-tenue-parfaite-pour-reprendre-le-sport/>
90. Moving Tahiti, *Rester belle, même en plein effort : Savoir adapter son maquillage pour faire du sport*, mars 2016, <https://movingtahiti.com/mode/rester-belle-meme-en-plein-effort-savoir-adapter-son-maquillage-pour-faire-du-sport/>
91. Un amour de mode, *Comment rester belle quand on fait du sport !*, 25 mars 2014, <https://unamourdemode.com/2014/03/25/comment-rester-belle-quand-on-fait-du-sport/>
92. *Op. cit.* Grégory Quin, 2014
93. Manon Legrand, « *Gender budgeting* », *utile ou bling-bling ?*, Alter Échos numéro 426, 28 juin 2016, <https://www.alterechos.be/gender-budgeting-utile-ou-bling-bling/>
94. Aude Lorriaux, *Quand les femmes reprennent la ville*, Slate, 31 mars 2015, <http://www.slate.fr/story/99371/femmes-ville>
95. *Op. cit.* AJP, 2019, p. 15
96. Julie Gillet, *De si jolies sportives ! Médias, sport et stéréotypes*, Femmes Prévoyantes Socialistes, 1^{er} décembre 2016, <https://www.femmes-plurielles.be/de-si-jolies-sportives-le-sport-feminin-dans-les-medias/>
97. Cambridge University, *Aesthetics, athletics and the Olympics*, Cambridge University, 5 août 2016, <http://www.cambridge.org/about-us/news/aest/>
98. Vincent Josephy, *En Belgique, le football se décline aussi au féminin*, Le Soir, 5 juillet 2019, <https://plus.lesoir.be/228963/article/2019-06-05/en-belgique-le-football-se-decline-aussi-au-feminin>
99. FIFA, *Record d'audience pour la finale de France 2019*, FIFA, 9 juillet 2019, <https://fr.fifa.com/womensworldcup/news/record-d-audience-pour-la-finale-de-france-2019>
100. Anne Lamy, *Genres de jeux et jeux de genres*, L'école des parents 2019/2, (n° 631), pp. 50-53, <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2019-2-page-50.htm>
101. Noémie Broder, *Le paradoxe du genre en matière de suicide*, Femmes Prévoyantes Socialistes, 2015, [femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/02/Analyse2015-suicide-femmes.pdf](https://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/02/Analyse2015-suicide-femmes.pdf)



102. Michel Vandersmissen, *Pourquoi les femmes commettent-elles moins de crimes que les hommes ?*, Le Vif, 19 juillet 2019, <https://www.levif.be/actualite/belgique/pourquoi-les-femmes-commettent-elles-moins-de-crimes-que-les-hommes/article-normal-1155601.html>
103. Le Monde selon les femmes, *Les Masculinités dévoilées - une première approche*, 2008, p. 17, <http://www.mondefemmes.be/pdf/analyses-plaidoyers/masculinite-bat-ok.pdf>
104. *Op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 13
105. Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, *Les expériences des femmes et des hommes en matière de violence psychologique, physique et sexuelle*, Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, 2010, https://igvm-iefh.belgium.be/sites/default/files/downloads/41%20-%20Dark%20number_FR.pdf
106. *Ibid.* p. 13
107. *Ibid.* p. 168
108. Cavalin cité par *op. cit.* Juliette Rennes, 2016, p. 684
109. Hamberger & Larsen cité par *op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 24
110. *Op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 11
111. Halperin-Kaddari & Freeman, 2016 cité par *op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 10
112. Valérie Rey-Robert, *Ceci n'est pas un féminicide*, blog *Crêpe Georgette*, 12 septembre 2019, <http://www.crepegeorgette.com/2019/09/12/feminicide/>
113. OMS, *Comprendre et lutter contre la violence à l'égard des femmes*, Organisation mondiale de la Santé, 2012, p. 1, https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/86253/WHO_RHR_12.38_fre.pdf
114. Jalna Hanmer, *Violence et contrôle social des femmes, Questions féministes(1)*, pp. 68-88, novembre 1977, <https://www.feministes-radicales.org/wp-content/uploads/2012/03/Jalna-Hanmer-Violence-et-contr%C3%B4le-social-des-femmes-1977-Copie.pdf>
115. Irène Kaufer, *Convention d'Istanbul et violences faites aux femmes : la Belgique mauvais élève*, RTBF Info, 4 novembre 2019, <https://www.rtbf.be/info/dossier/les-grenades/detail-convention-d-istanbul-et-violences-faites-aux-femmes-la-belgique-mauvais-eleve-irene-kauffer?id=10357947>
116. *Op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 27
117. *Op. cit.* Jalna Hanmer, 1977, p. 117



118. *Op. cit.* Irène Zeilinger, 2018, p. 29
119. Sonya Faure & Cécile Daumas, Elsa Dorlin : *Le ju-jitsu est utile contre la police, contre les maris, les pères, les patrons*, Libération, 8 décembre 2019, https://www.liberation.fr/debats/2017/12/08/elsa-dorlin-le-ju-jitsu-est-utile-contre-la-police-contre-les-maris-les-peres-les-patrons_1615373
120. IFOP, *#MeToo deux ans après...*, Observatoire européen du sexisme et du harcèlement sexuel au travail, 2019, p. 8. Récupéré sur https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/10/Note_analyse.pdf
121. *Ibid.* p. 4
122. *Ibid.* p. 8
123. Sara Hassan & Juliette Sanchez-Lambert, *It's not that grey*, Period., Bruxelles, 2019, p. 17, https://periodbrussels.eu/wp-content/uploads/2019/04/Its-not-that-Grey_Period_Guide_2019_online.pdf
124. *Ibid.* p. 16
125. *Ibid.* p. 17
126. *Ibid.* p. 52
127. Pauline Pellissier, *Culture du viol : « Les violences sexuelles ont une origine culturelle »*, Grazia, 1^{er} mars 2018, <https://www.grazia.fr/news-et-societe/societe/culture-du-viol-les-violences-sexuelles-ont-une-origine-culturelle-882444>
128. Le Soir, *Sur 100 dossiers de viol, un seul auteur a purgé une peine de prison*, selon une étude de la Commission européenne, 18 mai 2019, <https://plus.lesoir.be/225044/article/2019-05-18/sur-100-dossiers-de-viol-un-seul-auteur-purge-une-peine-de-prison-selon-une>
129. Cécile Goffard et Elisabeth Meur, *La culture du viol, c'est pas de la fiction*, Pop Modèles, 2017, <https://popmodeles.be/2017/06/30/culture-du-viol-7-mythes-relayees-dans-les-films-et-series/>
130. *Ibidem*
131. Sarah Sepulchre, & Manon Thomas, *La représentation des violences sexistes et intra-familiales dans la presse écrite belge francophone*, Université de Louvain-la-Neuve, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 93, <http://www.ajp.be/le-traitement-mediatique-des-violences-faites-aux-femmes-une-etude-et-des-recommandations-aux-journalistes/>
132. *Ibid.* p. 99



133. *Ibid.* p. 99
134. *Ibid.* p. 134
135. Fiona Ipert, & Wendy Noel, *Meurtre d'Alexia Daval : le dévastateur pouvoir des mots*, Le Journal des Femmes, 31 janvier 2018, <https://www.journaldesfemmes.fr/societe/combats-de-femmes/1599384-alexia-daval-jonathann-meurtre-accident/>
136. *Op. cit.* Sarah Sepulchre, & Manon Thomas, 2017, p. 99
137. *Op. cit.* Sarah Sepulchre, & Manon Thomas, 2017, p. 99
138. Sandra Roubin, *L'humour sur les femmes, sexiste ?*, Femmes Prévoyantes Socialistes, 2017, <http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/04/Analyse2017-humour-sexiste.pdf>
139. Henri Bergson, *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, PUF, Paris, 1924
140. Daniel Bonvoisin et Cécile Goffard, *La comédie et la diversité : le double tranchant de l'humour*, Média Animation, 7 septembre 2017, <https://media-animation.be/La-comedie-et-la-diversite-le-double-tranchant-de-l-humour.html>
141. Le Grand Cactus RTBF, *Les poufs - l'examen d'entrée en médecine*, 2 octobre 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=ZLNHaNr7rK8>
142. *Op. cit.* Sandra Roubin, 2017
143. Hannah Gadsby, *Nanette*, Netflix, 2017, <https://www.netflix.com/title/80233611>
144. *Op. cit.* Daniel Bonvoisin et Cécile Goffard, 2017
145. Les brutes, *Le coût de l'expression*, Télé-Québec, 24 octobre 2018, <http://lesbrutes.telequebec.tv/capsule/41484>
146. *Ibidem*
147. Becky Gardiner, Mahana Mansfield, Ian Anderson, Josh Holder, Daan Louter & Monica Ulmanu, *The dark side of Guardian comments*, The Guardian, 12 avril 2016, <https://www.theguardian.com/technology/2016/apr/12/the-dark-side-of-guardian-comments>
148. FIJ, *Cyberharcèlement : les femmes journalistes gravement touchées*, selon une enquête mondiale de la FIJ, Fédération Internationale des Journalistes, 23 novembre 2018, <https://www.ifj.org/fr/salle-de-presse/nouvelles/detail/article/ifj-global-survey-shows-massive-impact-of-online-abuse-on-women-journalists.html>
149. AJP, *Enquête de la FIJ : deux tiers des femmes journalistes victimes de harcèlement sexiste en ligne*, Association des Journalistes Professionnels, 7 décembre 2018, <http://www.ajp.be/>

enquete-de-la-fij-deux-tiers-des-femmes-journalistes-victimes-de-harcelement-sexiste-en-ligne/

150. Myriam Leroy, *#DontTroll testimonies: Myriam Leroy* (Belgique), Fédération Internationale des Journalistes, 21 novembre 2018, <https://www.ifj.org/media-centre/news/detail/category/international-day-for-the-elimination-of-violence-against-women-and-girls/article/donttroll-testimonies-myriam-leroy-belgique.html>
151. Florence Le Cam, Manon Libert & Lise Ménalque, *Être femme et journaliste en Belgique francophone*, ULB-LaPIJ-UMons-AJP, 14 décembre 2018, <http://www.ajp.be/telechargements/JournalistesFemmes/l-etude.pdf>
152. *Ibid.* p. 149
153. *Ibid.* p. 180-181
154. Fanny Minguet, *Les yeux rouges* de Myriam Leroy, RTBF info, 8 septembre 2019, https://www.rtf.be/info/dossier/les-grenades/detail_les-yeux-rouges-de-myriam-leroy?id=10308681
155. *Op. cit.* Fiona Ipert & Wendy Noel, 2018
156. *Op. cit.* AJP, 2018
157. *Op. cit.* Corinne Monnet, 1998
158. *Op. cit.* OMS, 2012
159. *Op. cit.* Magdalena Le Prévost, 2009
160. Interligne, *Qu'est que l'hétérosexisme ? Qu'est-ce que l'hétéronormativité ?*, <https://interligne.co/faq/quest-que-lheterosexisme/>
161. *Ibidem*
162. Kathy Davis, *L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe*, Les cahiers du CEDREF (n°20), 2015, <http://journals.openedition.org/cedref/827>
163. Kimberlé Williams Crenshaw & Oristelle Bonis, *Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur*, Cahiers du Genre 2005/2 (n° 39), pages 51 à 82, <https://doi.org/10.3917/cdge.039.0051>
164. Lauren Bastide interviewée par Camille Hanot, *L'invisibilisation des femmes, c'est quoi et pourquoi il faut en parler ?*, Flair, 30 novembre 2018, <https://www.flair.be/fr/lifestyle/linvisibilisation-des-femmes-cest-quoi-et-pourquoi-il-faut-en-parler/>
165. *Op. cit.* Mathilde Largepret, 2019



166. Noémie Renard, *L'objectivation sexuelle des femmes : un puissant outil du patriarcat – Introduction*, Antisexisme.net, 13 août 2013, <https://antisexisme.net/2013/08/13/objectivation-1-2/>
167. *Op. cit.* Marie Donzel, 2014
168. *Op. cit.* Olivia Gazalé, 2017, p. 372
169. *Ibid.* p. 377
170. *Op. cit.* Judith Lussier, 2019

Note : les ressources en ligne ont été consultées entre mai et octobre 2019.



Qu'est-ce qu'elles veulent encore ?

Il n'est pas rare d'entendre que « l'égalité femme-homme est déjà acquise en Belgique ».

Pourtant, les femmes subissent dans tous les domaines de leurs vies des formes multiples de violences verbales, psychologiques, symboliques et physiques.

Parce qu'elles sont des femmes.

Le sexisme imbibe notre société, nos médias et nos relations interpersonnelles, souvent à notre insu. Cette brochure propose des outils pour mettre à nu la mécanique sexiste et les inégalités qu'elle engendre. Elle invite aussi à questionner nos façons de construire la féminité et la masculinité.

Nous avons tous et toutes l'opportunité de réinventer des relations sociales libératrices. Et dans cette quête de symboles égalitaires, les médias peuvent nous offrir des modèles inspirants pour une société plus juste.

